

CENTRE D'ETUDES LINGUISTIQUE ET HISTORIQUE PAR TRADITION ORALE  
( ORGANISATION DE L'UNITE AFRICAINE )

ASKIA MOHAMMED ABOUBACAR

L'élhadj et le Khalife, à travers la tradition et le "Fettach"

-----

Niamey, Mai 1980

Boubou HAMA

CELHTO/FH/7

COLLECTION FRANCAIS - HISTOIRE (FH)

- |  |                       |
|--|-----------------------|
| 1. Les Jaawambe  | Amadou Hampaté Bâ     |
| 2. Les Sociétés Traditionnelles<br>Mandingues                                    | Alpha Condé           |
| 3. Les Moeurs et les Civilisations<br>des Peuples des Grands Lacs Afri-<br>cains | Anicet Kashamura      |
| 4. Traditions Orales au Dahomey -<br>Bénin                                       | Emmanuel Karl         |
| 5. Sources Orales de la Région d'Aneho   | Nicoue Lodjou Gayibor |
| 6. Sources Orales du Pays Aja Ewe.   | Nicoue Lodjou Gayibor |

CELHTO - OUA

BP 878

Niamey - Niger.

IV.

- L' AUTEUR -

Le Tarikh El-Fettach est, sûrement inspiré et, écrit, en partie, par Mahmoûd Kâti mais, l'ouvrage tel qu'il nous est parvenu a été compilé par son petit fils Ben-el-Mokhtar, qui a, par ailleurs, utilisé des notes de ses oncles maternels, fils d'El-Hadj-Mahmoud Kâti.

Ce dernier personnage est né en 1468 de l'ère chrétienne. Il commença la rédaction du Tarikh-El-Fettach à 50 ans, en 1519.

Mohamoud Kâti est Ouâkoré ou "Ouakarey". Il est donc Soninké ou Sarakollé.

Mahmoud Kâti était domicilié à Tombouctou, mais sa famille habitait le Kourmina, c'est à dire, la province du Tendirma où, au XVI<sup>e</sup> siècle, habitaient ses descendants.

Le Tarikh es-Sôûdan mentionne le personnage sous "le nom complet de Mahmoûd Kâti ben El-Hadj El-Motaouakkel Kâti (Tarikh es-Sôûdan pages 312 et 322)".

Mahmoûd Kâti était un ami personnel de l'Askia-El-Hadj Mohammed. Il en était un ami écouté. A ce titre, il accompagna le prince à son pèlerinage à la Mecque. Après Mohammed Askia, il devint le conseiller consulté de ses successeurs. Il fut témoin de la prise de Gao par le Maroc. D'après le Tarikh es-Sôûdan, il ne mourut qu'en "1593" à l'âge très avancé de 125 ans.

Au dire de Sa'di, le personnage est différent de "Mahmoûd Kâti ben Ali qui, lui, était un ami d'enfance de l'auteur du Tarikh es-Sôûdan et mourut en 1648 (Tarikh es-Soudan; 456).

Quant à Mohmoud Kâti ben El-Hadj El-Motaouakkel Kâti, il mourut en 1593 à Arkoya ou Arkodia, tout près, au sud-est de Saraféré. Il fut enterré à Tombouctou, près du tombeau d'As'ed ben El-Hadj Ahmed, père du savant tombouctien bien connu, "Ahmed-Bâba".

Concernant le nom de clan, Kâti, attribué à Mahmoûd Kâti (l'auteur du Fettach) des notes des traducteurs proposent de lire : "Kanté" ou "Konté" qui sont des noms de clans qui existent, encore, de nos jours au Soudan (Mali et Guinée).

LE TARIKH-EL-FETTACH N'A PAS ETE ECRIT,  
NE POUVAIT PAS L'ETRE PAR EL-HADJ MAHMOUD  
KATI TOUT SEUL.

D'après ce qui est dit, il ressort que Mahmoud Kâti a vécu entre "1468 et 1593".

Par ailleurs, en parcourant le Fettach, on y relève des faits qui se produisirent en 1599, soit, six ans après la mort du personnage auquel est attribué le Fettach.

Cette chronique mentionne d'autres faits historiques qui ont eu lieu en 1664 ou même 1665.

Il est, donc, clair que Mahmoud Kâti n'a pas pu écrire, à lui tout seul, le Tarikh-El-Fettach.

L'historien Songhay, sans doute, après en avoir rédigé des chapitres, ayant ordonné ceux-ci avec une certaine ouverture, a dû laisser des notes qui ont permis de continuer et de compléter son oeuvre.

Kâti n'avait pas conclu celle-ci . Dans l'introduction de la traduction française, les traducteurs écrivent : "Mahmoud Kâti, en effet, n'avait pas dû achever son ouvrage, mais il avait rédigé, en vue de sa continuation et de sa mise au point, des notes et des documents divers. Ses enfants, dont plusieurs occupèrent des fonctions importantes, laissèrent, également, des papiers et des notes".

D'après les mêmes traducteurs, c'est le fils de l'une de ses filles qui aurait mis à profit "ces documents, qui aurait complété, coordonné et achevé le récit commencé par le grand-père".

C'est donc, ce petit fils de Mahmoud Kâti qui est "le véritable compilateur du Tarikh El-Fettach, qu'il attribua à son grand-père.

Le compilateur donne le nom de son père : El-Mokhtar Gombelé et dit que sa mère est une fille de Mahmoud Kâti.

Il donne, également, les noms de ses oncles maternels, tous fils de Kâti dont il utilisa les documents et les souvenirs".

Ces oncles maternels étaient :

- " - Le Cadi ISMAEL KATI
- Le Cadi MOHAMMED EL-AMIN KATI et
- YOUSSEF KATI ".

Commencé en 1519 par le grand-père de Ben El-Mokhtâr Gombelé, (le petit fils de Kâti), le Fettach s'arrête, pratiquement à 1599, c'est à dire, "six ans après la mort de celui auquel est attribué cette importante chronique".

Celle-ci relate des événements intervenus, bien plus tard, en 1664-1665.

C'est donc à cette date que Ben-El-Mokhtar, le petit fils de Kâti, arrêta définitivement le Fettach.

Dans ces conditions ce Tarikh est à la fois, antérieur et postérieur au Tarikh es-Soudan.

II.

QUALITES, NOM, ORIGINE, REGNE, RESIDENCE.



I. QUALITES

Pour Mahmoud Kâti, c'est :

- l'Imâm vertueux,
- le Khalife intègre
- et le Roi victorieux, glorieux
- et droit.

II. NOM

D'après Kâti son nom complet est "El-HADJ MOHAMMED BEN ABOUBAKAR".

L'on peut remarquer, ici, que cet historien ne fait aucune allusion au nom de clan : Touré" dont on affuble, à chaque instant le nom de l'Askia Mohammed Ben ABOUBAKAR."

Ce nom de clan Touré est-il une erreur ? Est-il ; Touré ou Touri, - sinon - ce que je crois : "Toro" ? Voulait-on, simplement dire "El- Hadj Mohammed Askia, le "Toro", ce dernier mot, fautif, étant devenu, par la suite, Touri ou "Touré" que relève le Fettach.

Dans le Dandi, cet empereur est appelé du nom " d'El-Hadj Mohammed Sikia", ce qui veut dire "El-Hadj Mohammed Askia (Sikia)".

Dans cette partie Sud de l'ancien empire du Songhoy, la tradition le connaît sous le nom de Mâmar, qui se dit Mâr dans la province du Hombori dont le Prince avait été le gouverneur avant de devenir Askia, empereur du Songhoï.

"Mâmar" ou "Mâr" sont au Soudan, des "diminutifs de Mohammed".

Le nom "Askia" n'a pas été créé par le fondateur de la dynastie des Askia. Il existait avant cette dynastie et, au temps de Sonni Ali Ber, au moins, un personnage l'avait porté.

Béchir Alkassoum, auteur arabe dont il m'a été donné de voir un manuscrit sur l'histoire du grand Empereur, croit que le nom vient du Tamasheq Askou qui veut dire captif ou, en songhay "bangna". Le terme, sous la forme askia, le petit captif, est familier. Il se dit en songhay : bangna keyna. C'est, de nos jours encore, le terme par lequel "l'oncle maternel" désigne le fils de sa soeur. Dans le passé il avait droit de vie et de mort sur lui.

"Askia", nom courant au Songhoï, existait avant l'avènement de Mohammed Askia qui en a fait le nom de sa dynastie. Le nom familier, lui aurait été donné par un "oncle", peut-être, par Sonni Ali Ber qui d'après le Fettaoh, le désignait sous le nom de Maa Keyna ou le petit nom. Si le mot est "fautif", il pourrait avoir été bangna keyna ce qui correspondrait à l'information de l'historien que je viens de citer. Bangna Keyna évoque bien son homologue Tamasheq "askia".

Dans le Dandi, la tradition fait de " Kassay", la mère d'Askia, une soeur de Sonni Ali Ber. Si les Tarikhs ne confirment qu'en partie ce que je viens d'avancer, ils s'accordent tous pour dire que le nom de la mère d'El-Hadj Mohammed Askia est bien Kassay, une songhaye, une Songhantchée ? Dans le Dandi Askia El-Hadj Mohammed est connu sous le <sup>nom</sup> "/" de Mâmar Kassay, c'est-à - dire, "Mâmar fils de Kassay.

Chez les Songhantchés, la prêtresse du culte porte, à notre époque, encore, à Wanzarba (Téra - Niger) le titre de Kassay.

Une femme qui porte ce dernier, nom, est désignée, sous le nom de " Mâmar Gna", c'est - à - dire, la mère de Mâmar.

Les Tarikhs disent que Kassay la mère de cet empereur, était la fille de Koura-Koï Boukar, chef de Koura, une grande île formée par le Niger avant son arrivée à Tombouctou.

### III. ORIGINE -

El-Hadj Mohammed Askia est originaire du "Toro", du "Fouta Toro", ce qui n'en fait pas forcément un "Torodo".

Cette dernière expression, en peul, désigne une caste ou un "parti," politique, le parti de ceux qui s'associent pour la prière. Pour les Maures, il sert à désigner tout musulman originaire du Fouta Sénégalais. Dans ces conditions, Askia même du "Toro", n'est pas Torôdo n'est, certainement, pas peul.

Un passage du Fettach (page II4) en fait un Silla (Sylla) donc un Soninké. Lui, comme ses descendants étaient et sont salués par les griots du titre de "Tounka", Prince ou Roi en soninké. Il faut rapprocher ce fait historique du phénomène qui fait que la tradition songhaye des Askia est conservée et enseignée en soninké et non en songhay. Les griots de famille, au Songhoï, continuent de parler entre eux le "soninké. Sans doute, à en croire les Tarkhs, Askia Mohammed tire son origine d'un clan Soninké, Silla originaire du Toro au Fouta sénégalais. Ce qui rattache Askia au Songhoï, c'est sa mère Kassay, fille du chef de la grande île de Koura. C'est par sa mère qu'on le connaît au Dandi. C'est par le nom de sa mère qu'on le désigne : "Mâmar Kassay". Celle-ci était certainement une songhaye, peut être une sœur ou une cousine des Sonni, de Sonni Ali Ber.

Le Fettach fait descendre Kassay de Djabir Ben Abdallah, un ansâri, c'est à dire, un compagnon médinois du Prophète.

Cette chronique établit ainsi la généalogie de Boukar, le père de Kassay, mère de Mohammed Askia :

- Boukar Ben Ali,
- Ben Abdallah,
- Ben El-Hassan,
- Ben Abderrehman,
- Ben Idris,
- Ben Ya' Qoub,
- Ben Ishaq,
- Ben Youssof,
- Ben El-Hassan,

- Ben Abdelaziz,
- Ben Sofian,
- Ben Salih,
- Ben Louaï,
- Ben Mohammed "El-Yemen",
- Ben Aboubakr,
- Ben Ali,
- Ben Moussa,
- Ben Hosseïn,
- Ben Elias,
- Ben Abdallah,
- Ben Djabir,
- Ben Abdallah El-Ansari",

Ce dernier personnage peut être rapproché de Zabarkân, l'ancêtre des zarmas, comme Abdallah El-Ansari, qui était lui aussi un compagnon médinois du Prophète.

Zabarkan mourut en Ethiopie où il alla faire un pèlerinage sur la tombe de Nadiassi, le Négus ayant aidé les musulmans qui s'étaient réfugiés dans son pays au temps de la " Jihâd ", de la guerre sainte du Prophète. Son fils, " Ahmed Zabarkan ", s'installa en Egypte lors de la conquête de ce pays par les Arabes musulmans. C'est le fils de ce dernier qui après avoir traversé le Sahara, alla s'installer au Mali. Ce petit fils de Zabarkân, Yacouba Zabarkân y serait arrivé au temps de Soudiata Keïta auquel les Zarmakoy de Dosso rattachent leur origine.

J'ai relevé cette dernière information dans une monographie, datée de 1903 et qui serait, en ce moment, à Bamako.

Les légendes concernant Zabarkân et Ben Abdallah El-Ansari recourent en plusieurs points celles qui évoquent l'origine : des Gobirawa, des Tchinga , et des Songhay.

Ces ethnies, d'après Dan Fodio, sont si voisines que nul ne saurait dire laquelle fut à l'origine des autres.

Il convient dans l'histoire des peuples du moyen-Niger, de tenir un compte important des faits historiques que relève leur tradition/

La légende de Mohammed Askia ne saurait échapper à de tels lieux communs où les ethnies soudanaises croisent leurs origines et citent souvent le Yémen. C'est qu'il s'agit là d'un encadrement commun qui est à l'origine des premières dynasties des bassins du Tchad, du Niger et du Sénégal.

Boukar, le père de Kassay serait-il un San, la caste songhaye qui créa l'ancien Gao ou Gao Saney, Gao, la ville des San? Ceux-ci, déjà, bien avant l'arrivée des Zarmas habitaient l'île de N'Dounga à 25 km au Sud de Niamey sur le Niger. N'Dounga, s'appelaient alors, Saney, c'est à dire, la ville des San. Un quartier de N'Dounga continue de porter le nom de N'Dounga Saney. Askia Mohammed y campa à son passage pour la conquête du Bargou (Haut Bénin). Surtout Askia avait au début de son règne, un respect particulier pour les San qui venaient immédiatement après les chérifs.

Les Songhantchés de Wanzarba (Téra) rattache leur origine à ((Son)) Sounna, Sonni, Chi ou Sounniou étaient-ils les premiers à introduire l'islam, la Sounna dans le Sahara ? Comme encadrement, ils avaient, avec les Touaregs, les Gobirawa et les Berbères venus de Libye longtemps habité l'Aïr, de là ils émigrèrent vers le Sud, les bords et les îles du Niger où en 1410, un historien berbère, Abkal Ould Aoudar, les trouva dans l'île de Jabba-Goungou (Goungou, en songhay voulant dire île) Les Sonni provenaient-ils des San ? La mère d'Askia était-elle de ce groupe qui devint prépondérant au Songhoï ?

La tradition des Songhayes du Sud ne parlent pas du tout du père d'Askia Mohammed (et le Fettach effleure à peine le sujet) .

Le fait est très important. Il semble établir que cet empereur ne devait sa situation antérieure qu'à la parenté qui le liait aux Sonni par sa mère. L'origine de Mohammed Askia, du côté de son père n'est pas détaillée. Celle-ci était, sans doute, très lointaine au moment où, devenu souverain du Songhoï, l'histoire s'empara du personnage et de sa légende. Askia Mohammed, à mon avis, ne s'attachait fortement au Songhoï que du côté maternel, que probablement par la branche féminine des Sonni. C'est cela qui apparaît nettement dans toutes les traditions qui s'accordent pour dire que Mohammed Askia était le fils de la soeur de Si, que je crois voir dans "Si Ali" ou Sonni Ali Ber.

N'ayant, dans cette position, aucun droit sur le pouvoir dynastique, il put accéder, sans inquiéter cet empereur, à l'importante charge de jina koy ou chef de l'avant, général en chef marchant à la tête de l'armée".

IV. AGE ET DUREE DE REGNE.

Mohammed Askia est né vers 1443. Il mourut en 1538. Il régna sur le songhoï de 1493 à 1529.

V. RESIDENCE

"Mohammed Askia", dit le Fettach, "appartient à une famille de Gaogao où était sa résidence. Ce nom se dit "Gao" dans le Dandi. C'est le nom courant de cette ville. Cependant, les Touareg continuent d'user du nom de Gaogao. Dans la région de Téra, il existe un clan Bella qui se donne encore le nom de Kel-Gaogao, c'est à dire, ceux qui sont venus de Gaogao, ceux de "Gaogao", de Gao.



III. LA REVOLUTION MUSULMANE DE L'ASKIA MOHAMMED BEN ABOUBAKAR.

( 1492 - 1493 )

Dès au temps de Sonni Ali Ber, il existait dans l'empire Songhay un fort courant islamique éclairé par les universités de Tombouctou, de Djenné ( et une jeunesse instruite d'origine surtout étrangère) qui en approfondirent l'étude, la vie sociale et politique. A l'examen des Tarikhs, on s'aperçoit que les savants, les grands "Oulémas" étaient d'origine berbère, ouangara, ou arabo-berbère, rarement songhaye.

La situation au Songhoï était comparable à celle du Gobir au début du XIX<sup>e</sup> siècle (1804-1805). Au Songhoï, la forte personnalité de Sonni Ali Ber, a étouffé toutes les ambitions. De même, au Gobir celle de Bawa Zan Gorzo a empêché toute velléité de révolte. C'est donc à la mort de ces deux personnages que le Songhoï, puis bien plus tard, le Gobir "allaient connaître des troubles qui furent à l'origine des changements profonds en faveur de l'islamisme, de sa réforme radicale.

A la mort de Sonni Ali Ber en 1492 (l'année de la découverte de l'Amérique par Christoph Colomb), les Songhays traditionalistes désignèrent son fils Sonni Bakary (Bokar), ou Chi Baro, ou Sonni Bakary Dâ (Bakary le Do), pour le remplacer à la tête de l'empire songhay. Pour entériner cette nomination, Askia, général en Chef de l'armée songhaye et chef du parti musulman exigea de Sonni Bakary une adhésion plus franche à l'islam dont la réforme avait déjà mûri à l'époque du grand Sonni. Il ne s'agissait pas de l'introduction de l'islam au Songhoï, mais de sa réforme, de sa radicalisation, qui heurta fortement, le particularisme songhay, de Diré (Mali) à Bouzou Kali (Bénin).

Sonni Bakary, fort de son droit, ne put tolérer, et avec lui tous les songhays traditionalistes, l'intrusion de Mohammed Ben Aboubakar dans les affaires de l'Empire". Les deux antagonistes se dressèrent, d'un côté les Songhays traditionalistes groupés autour de Sonni Bakary de l'autre, le parti étranger, le parti musulman représentant un ordre nouveau,

qui sortit de sa réserve depuis la mort de Sonni Ali Ber, véritable fondateur de l'Empire songhay et unificateur du Soudan.

Certes Sonni Ali Ber s'appuyait sur les Songhays, sur les Songhantchés mais il avait su garder une neutralité vigilante, parfois généreuse, ce qui permit le libre épanouissement de spiritualités, maintenues quand il le fallait, dans le giron du pouvoir, au besoin par la force.

C'était là le sens de l'Etat chez les Songhays traditionalistes. C'est pour cette raison que dès la mort de Sonni Ali Ber, son fils fut désigné pour le remplacer. Sonni Bakary représentait la continuité, l'ordre traditionnel et sa tolérance. Mohammed Askia, dans ce contexte apparut comme un usurpateur, d'ailleurs conscient qu'il usurpait, plutôt confisquait, un pouvoir.

Quand Dan Fodio voulut dans les mêmes conditions secouer l'islam traditionnel de l'ancien Gobir, il traîta ses princes d'infidèles. Le même phénomène, quant au fond s'était retrouvé dans le différent qui avait, au cours du XIX<sup>e</sup>, siècle séparé l'Empire du Macina et le Toucouleur El Hadj Omar Tall. Le nom de Sonni Ali Ber est musulman, de même l'est celui du fils qui l'a remplacé. Au Gobir aussi, certains princes étaient des élèves de Dan Fodio. En dehors de ses parents, ce dernier a eu des maîtres haoussas ; le plus grand, Mâlam Djibril a sa tombe au nord de Dogarawa (Konni, Niger).

L'idée même et la théorie de l'Etat musulman ont été dégagées, à l'intention des musulmans du Haoussa, surtout des Peuls, par Mâlam Djibril. Dans le Gobir il ne s'agissait pas d'introduire l'Islam (il l'a été par les Empires du Mali et du Songhoy), mais de l'y reformer sur des bases plus orthodoxes de le faire.

revenir à sa pureté du temps des Askia qui avait envoyé, Alfa Djibril et Alfa Daoud pour y créer les premières écoles arabes au Gobir.

Au temps de Sonni Ali Ber l'islam n'avait pas périclité ; au contraire cet empereur, au dire de Sa'di lui même, se montrait généreux envers les Oulémas auxquels souvent il faisait des cadeaux. Ne disait-il pas que la "vie sans les savants serait invivable" ? Sonni Bakary et Mohammed Ben Aboubakar n'en vinrent pas aux mains tout de suite. Askia a dû faire le point de la situation. Il n'avait de son côté que le Mansa koura, le Barakoyon<sup>ou</sup>/chef du Bara. En dehors de ce "koy", nul autre roi du Tékroum ni du Songhaï n'avait répondu à son appel". Il apparaît ici, clair que Mohammed au moment de sa révolte contre Sonni Bakary n'était soutenu que par le parti musulman, surtout d'origine étrangère et, sans doute aussi, par une partie de l'armée songhaye dont il était le jinkoy, le général en chef. Il voulut se donner une bonne conscience. S'en tenant uniquement à sa position islamique rigide, il tenta de ramener le nouveau souverain sur cette position religieuse.

Mohammed Ben Aboubakar, pour convertir à l'islam Sonni Bakary lui envoya, dit le Fettach, "le savant, le saint, le pieux Mohammed Toulé, ce chérif" dont la généalogie se rattache aux Beni Médâs". Le souverain que le savant trouva à Anfao, craignant pour sa souveraineté s'y refusa, dit le Fettach, absolument. Il eut même des mots durs, des paroles amères pour le saint homme. " La situation lui parut si grave qu'il songea à faire mettre à mort l'envoyé de Mohammed Aboubakar. Mais Dieu, par sa volonté Toute-puissante détourna de ce dessein". ( F. 102 - 103 )

Après Mohammed Toulé, Mohammed Aboubakar envoya auprès de "Chi Baro" le "savant, le pieux, l'auteur de miracles et d'actions merveilleuses, l'Alfa Sâlih Diawara, Ouakoré d'origine". L'arrivée de ce second messenger exaspéra le Chi. Il eut, à son endroit, des mots encore plus durs que ceux dont il avait accablé Mohammed Toulé. Le "Chi était alors entré par plus de dix ministres dont le Mansa Moussa, le Bara-Koy, un vieillard avancé en âge et père de dix enfants. Chacun des ministres du "Chi" commandait un corps de troupe spécial. Parmi ses ministres et rois, seul, "le Mansa Koutra s'était enfui auprès de Mohammed Aboubakar et l'avait reconnu comme souverain.

" Ces ministres ou rois et d'autres :

- le Dirma-koi sandi, le Taraton-Koï, le Kara-Koï, et le Dienné-Koï, tous étaient demeurés, auprès de Chi Baro". (F. 103-104) L'Alfa Sâlih Diawara rapporta à Mohammed Aboubakar, les paroles de Chi Baro. Il lui dit l'énergie avec laquelle le Chi se refusa à embrasser l'islamisme". Mohammed Aboubakar alors réunit son conseil des d'Ulémas, de notables et des chefs de son armée; il les consulta sur le point de savoir ce qu'il devait faire: A la suite de cette consultation, le Fettach ajoute: "Tous furent d'avis qu'il fallait lui dépêcher un troisième envoyé, qui, en usant de diplomatie, chercherait à l'amadouer et l'amener ainsi à embrasser l'islamisme". Le Chi, au comble de l'exaspération, avait déjà dit au deuxième envoyé de Mohammed Ben Aboubakar : " Retourne auprès de celui qui t'a envoyé ; mais si un nouveau messenger vient me trouver de sa part, que le sang de ce messenger retombe sur sa tête! " A ce qu'il venait de dire, Chi Baro ajouta : "Dis à l'Askia (I) qui t'a envoyé qu'il se prépare au combat qui va s'engager entre lui et moi ; dis-lui que je n'accepte pas ses propositions et

(I) L'on peut remarquer le terme, "Askia" pour désigner Mohammed Ben Aboubakar qui n'était pas encore empereur et, de ce fait qui n'avait pas encore fondé la dynastie des Askia.

Passant outre l'avertissement du Chi, Askia qui voulait créer les conditions de la guerre sainte lui envoya un troisième émissaire. Il voulait faire apparaître l'islam des Sonni comme une "hérésie", une idolâtrie qu'il ne pouvait pas tolérer sans conditions. De celle-ci l'islam en connaît trois : se convertir à l'islam, payer un tribut, (ce qui ne saurait être possible, Mohammed Aboubakar, en révolte contre son souverain ne représentant pas, encore, une autorité musulmane reconnue et dominante), quand les deux premières conditions échouent, et que le musulman en a la force, faire la jihad.

Ce furent ces nécessités ou ces raisons qui poussèrent Mohammed Aboubakar à envoyer auprès de "Chi Bâro" une "troisième émissaire", sachant bien que "l'honneur songhay s'oppose à la mise à mort d'un envoyé qui n'est qu'un porte-parole.

Pour une troisième fois et aux prix d'un grand risque, Mohammed Aboubakar accepté dans son "parti" comme Prince des croyants, envoya Alfa Kâti auprès du souverain songhay. L'envoyé du prince des croyants le trouva dans la ville d' Anfao ( ou Angao). Kâti écrit :

" La colère de Chi Bâro fut terrible. Il ordonna de battre le tambour sur le champ et commença à rassembler ses troupes, grondant et tempêtant dans le dessein de m'intimider, tandis, que je m'appliquais à moi-même les paroles du poète : " J'assurerai aujourd'hui par ma mort le triomphe de l'islamisme sur la croix et ses adorateurs. Au même instant, ses troupes se massèrent autour de lui semblables à une chaîne de montagne, soulevant des nuages de poussière qui rendaient le "jour pareil à la nuit" et se mirent à pousser de grands cris, jurant que le sang allait couler à flots. Alfa Kâti revint rendre compte à celui qu'on appelait déjà " Prince des croyants de ce qu'il avait vu et entendu.

Dans cette révolution sur le point d'éclater l'on peut remarquer que tous les émissaires dépêchés par Mohammed Aboubakar auprès du souverain du Songhoy étaient des non songhays, des Oulémas (n'appartenant à une souche cheriferienne ou Ouakorée. Sur le plan de l'encadrement traditionnel, il n'est demeuré auprès de Mohammed Aboubakar que le Mansa Kouïra. Pour une fois, les Songhays cessèrent d'être le " coeur " où battait celui de l'empire ; celui-ci se divisa en deux camps : les Songhays d'un côté, les non Songhays de l'autre, ou, plutôt : le Songhoy traditionnel d'un côté l'armée à tout venant soudoyée par les musulmans et par Mohammed Aboubakar de l'autre.

Quand Kâti lui eut fait le compte rendu de sa mission, "le Prince fit, aussitôt, ses préparatifs, ordonnant de battre le tambour et de rassembler immédiatement ses troupes autour de lui ".

Après que tous " ses hommes jurèrent de lui rester fidèles jusqu'à la mort", il monta à cheval et, à la tête de son armée victorieuse, il se porta dans la direction de Chi Baro"

Les deux armées se rencontrèrent à Anfao" que le Tarikh es-soudan désigne sous le nom de Ankoo. Cette chronique place cette localité dans les environs de Gao. La rencontre eut lieu le " 2 du mois de djomada premier " qui correspond au 19 Février 1493, exactement un mois lunaire après la proclamation de Chi Bâro comme Empereur du Songhoy.

Après avoir rassemblé leurs troupes dans la localité de Anfao, le choc entre celles-ci eut lieu le 24 du mois de djomâda II, un lundi, ce qui ferait le 14 et non le 24 de djomâda II. Avec rectification, la bonne date devient le 2 Avril 1493.

Le Tarikh es-soudan relate deux batailles que se seraient livrées au même endroit Chi Bâro et "Mohammed Aboubakar" : la "première le

2 de djomâda I er " et la seconde le I4 de djomâda II. Quoi qu'il en soit, voilà comment Kâti décrit la bataille que s'engagea entre les deux troupes : " Dieu vint en aide à l'Askia contre le Chi Bâro dont les soldats furent mis en déroute et subirent des pertes si terribles qu'ils crurent qu'ils allaient tous périr et que la fin du monde était arrivé. Le " Dendi-fari Afoumba, qui se trouvait auprès de "Chi Baro" et qui était un homme des plus braves, se jeta ce jour-là dans le fleuve, où il trouva la mort".

Selon le Fettach, entre le moment où l'Askia, prince des croyants, avait envoyé son premier message à Chi Baro" et le moment de la rencontre de leurs deux armées, il s'était écoulé cinquante deux jours".

La révolution musulmane fulgurante eut raison, de Chi Baro et du Songhoy traditionnel, de l'ancien ordre des choses au Soudan à l'époque de Sonni Ali Ber, "Les Sonni avaient vécu à leur place, une autre dynastie était née.

Le Fettach dit ~~bien~~ les choses quand il écrit : Lorsque Dieu eut mis en déroute les troupes de Chi Baro, celui-ci s'enfuit seul jusqu'à Ayorou, où il "demeura jusqu'à sa mort, "tandis que le très fortuné, le très orthodoxe Askia s'empara du "pouvoir" qui en fit le Prince des croyants, puis, après, le khalife des musulmans. Dieu, ainsi, fit hériter l'Askia El-Hadj Mohammed de tout le territoire de Chi Baro qui s'étendait du Kanta jusqu'à " Sibiridoungou", c'est dire, depuis le Kebbi (Nigéria du nord), en suivant la vallée du Niger jusqu'aux environs de Ségou (Mali)". Ainsi, l'Askia devint "maître de vingt quatre tribus qui se composaient d'esclaves de Chi baro" et non d'hommes libres réduits en esclavage. Cet héritage était formé de castes serviles. Il constituait " le domaine humain de la couronne sous les Chi, puis ensuite sous les Askia, et "non pas de tribus nobles que les Chi ou leurs successeurs auraient conquises et réduites à l'état de captivité".

Les traditions du Haoussa et même des écrits des marabouts de ce pays affirment que Chi Baro s'était réfugié dans le Dandi, berceau du



songhoy dont l'Askia finit par lui confier la direction. Cette version de l'histoire songhaye explique la présence des trois enfants de ce Chi auprès de Mamar, c'est à dire auprès de l'Askia, pendant la guerre qu'il mena contre le Bargou ( entre 1505 et 1508).

La révolutions musulmane de l'Askia, préparée dans les grandes cités du Soudan par les intellectuels couvait, plutôt, mûrissait dans ces cités depuis le vivant de Sonni Ali Ber. La mort brutale de cet empereur produisit un choc inattendu qui la mit en mouvement, qui la fit "dévaler " de pentes d'où rien ne put lui résister. Balayant Sonni Bakary, elle changea du même coup l'ancien ordre des choses dans l'empire songhay.(F.IC - 106).

LE REGNE D'EL - HADJ - MOHAMMED ASKIA -

Askia, ou plutôt Mohammed Aboubakar n'était pas un nouveau venu, un étranger dans l'empire Songhoy. Les traditions de ce peuple en font un neveu de Chi. Neveu des Chi par sa mère Kassaï, soeur de l'un de ces Chi que nos légendes présentent comme ayant été Sonni Ali Ber lui-même et non son fils Chi Baro, Mohammed Askia était, dans l'Empire, à une place de choix d'où il pouvait disposer de tout sur le plan matériel sauf du pouvoir auquel il ne pouvait accéder, que par la force.

Une légende suggère cette dernière éventualité. Elle fait périr Sonni Ali Ber un jour de fête à Gao sous les coups de Mâmar, le fils de sa soeur Kassay ; celui-ci s'empara, par la force du pouvoir du Songhoy, de son oncle. Le pouvoir étant la propriété des Chi, Askia n'avait pris que ce qui appartenait à ses oncles maternels, qui pouvaient disposer de lui à tout moment qui avaient sur lui droit de vie et de mort. Quand, au Songhoy, un oncle était fait prisonnier au cours d'une guerre, il avait le droit incontesté de se faire racheter en donnant, à son ravisseur, son neveu, fils de sa soeur désigné sous le nom familial de bangna -keyna.

En effet, Maa Keyna, " le petit nom", n'a pas de sens. On ne voit pas pour quelle raison Sonni Ali Ber l'aurait donné à Mohammed ben Aboubakar. Si le qualificatif provenait du fait qu'Askia portait le nom du Prophète "Mohammed, le grand nom, il devenait un paradoxe dans la bouche de ce Chi dont les chroniques de Tombouctou ont flétri la foi musulmane très tiède quand elles ne l'ont pas traité de maudit, de mécréant, d'infidèle".

Kassay n'est pas, à proprement parler, "un nom", mais d'abord le titre par lequel on continue à Wanzarba " (Téra) de désigner la "chefferie" spirituelle" des Songhantchés, toujours" assumée par une femme, la Kassay. La mère d'Askia était -elle une Kassaye ?. Mohammed Aboubakar et son frère Omar (Amar) Komdiago habitaient la même concession que Sonni Ali Ber". Le Fettach, rapporte que quand la concubine" d'Amar, dans la nuit accoucha d'un garçon, Ali Ber, de chez lui entendit ses cris sinistres. Voilà le fait qui a une valeur historique incontestable : "Le chi (Sonni Ali Ber) aussitôt fit mander son fils, le kanfâri Amar et l'Askia Mohammed et, quand ceux-ci furent arrivés en sa présence, il leur dit = un enfant est-il né cette nuit dans "votre maison" ? Oui, répondit l'Askia Mohammed, la concubine de mon frère Omar vient d'accoucher d'un fils. - Je vous fais savoir, leur dit le "chi", que vous aurez à le tuer". Le fils de l'askia, le Kanfâri Amar et l'Askia" se couvrirent alors de poussière" et supplièrent l'empereur de laisser vivre l'enfant". Sonni Ali Ber leur dit : Allez auprès de lui, et regardez sa bouche pour voir s'il est né avec des dents".

Les envoyés constatèrent que le nouveau né avait des dents, le souverain alors dit : "cet enfant sera un misérable, et un libertin ; cependant, je lui laisse la vie. C'est toi O Maa-keyna, qui sera le seul en souffrir, et tu verras plus tard le mal qu'il te fera ~~ainsi~~ qu'à tes enfants." Le terme "maa keyna" était aussi familier que la maison de l'Askia était proche du palais de Sonni Ali Ber. Une telle proximité ne pouvait découler que d'une certaine intimité, d'un certain lien de parenté qui rassurait l'empereur et n'introduisait pas une "possibilité" de concurrence ou de "diversion" au sujet du Pouvoir temporel. Maa-Keyna est sans doute, bangna keyna.

Si ce dernier nom découle d'Askou", son diminutif, askia, le petit captif, dans la bouche de Sonni Ali Ber, prend tout son sens et cesse d'être un paradoxe. Askia, devient tout simplement, un nom courant. C'est ce que croit Béchir Alkassoum, qui a laissé des écrits relatifs à la conquête du Sahara et du Bargou par Mohammed Askia. D'après cet auteur, cet empereur avait dit : Je ne viens pas ouvrir l'Aïr au petit captif, mais, à l'islam". Pour Béchir Alkassoum "askia" ne vient pas de "a si kia", "a-si tiya", "il ne le sera pas", mais du Tamasheq "askou", d'où askia, le "petit captif". Le témoignage de l'historien arabe concerne des événements qui se produisirent entre 1500 et 1504.

C'était l'époque où l'Askia imposait l'islam et sa domination sur les nomades du grand désert. "Au cours de l'année de l'hégire 905 (8 août 1499 - 27 juillet 1500)" "il fit la conquête ou, plutôt, une expédition contre le Bâgana-Fâri" (le gouverneur du Bâgana) "une vaste province qui dépendait du Mali et qui était située à cheval sur le Hodh et le Sahel soudanais, à l'ouest de la région lacustre qui s'étend entre le lac Débo et Tombouctou". C'est l'année de l'hégire 906 (28 Juillet 1500 - juillet 1501) qu'il fit son expédition contre "Tildza" dans l'Ayar" d'où, parvinrent les "kakaki", "de grandes trompettes dont faisaient usage les griots songhays/<sup>et</sup> dont se servent, encore, les Zarmas, les Haoussas et les bornouans". (F. )

D'après Béchir Alkassoum cette conquête s'est faite à l'aide de six corps d'armée conduites par l'Askia lui-même qui prit Tiguidda Tagaït, Tiguidda Téçum, Azélik et Tamanrasset où il battit définitivement, une coalition de Touareg, de Berbères Inoussoufanés et de Kabyles.

Des auteurs ont confondu "Ayar"(Aïr) et "Ayorou" où se serait réfugié Chi Baro après la défaite d'Anfao. Le Chi en question s'était tout simplement replié dans le Dandi de l'époque dont faisait parties Ayorou.

L'on peut remarquer que l'encadrement songhay d'Ayorou et celui du Horouol sont venus du "Hombori" et que les descendants des "chi" peuplent la rive gauche du Niger, un peu en amont de Sansané-Haoussa, de Lossa à Namarigoungou. Ils réussirent à former dans l'Andisuron un petit royaume qui jouxte le Zarmaganda et que les Touareg n'ont jamais pu réduire.

Redevenu chef du Dandi, Chibaro a dû composer avec l'"Askia El-Hadj mohammed qui ne mena, contre lui aucune guerre de reconquête ou "de représaille". Quand il fit la guerre dans cette direction<sup>ce</sup>/fut, toujours contre l'Aïr, le Bargou et le Haoussa.

Sonni Ali Ber, par le lait, sans doute, devait avoir avec Mohammed Aboubakar un lien qui explique la confiance sans limite, qu'il avait mis en lui pour l'avoir nommé Tondi-farma, (gouverneur du Hombori, une province bien difficile, qui donnait sur les falaises de Bandiagara) et pour en faire "son jina koy, le "général en chef de son armée. Sonni Ali Ber avait des collègues terribles et l'on pouvait tout craindre de lui en de tels moments. C'est la raison pour laquelle la mère d'Askia l'avait confié à des savants pieux de Tombouctou. La légende dit même que Sonni Ali Ber avait mis à mort tous les enfants mâles de Kassay, sauf, Mohammed qui échappa par miracle. Là, encore, à la lumière de la tradition, Ali Ber ne pouvait agir de cette façon qu'à l'égard des enfants de sa sœur.

Mohammed Aboubakar était, dans ce contexte, au centre de l'action gouvernementale à l'époque de Sonni Ali Ber, celui-ci dut tolérer son appartenance au parti musulman qu'il influençait par l'intermédiaire de son général en chef, lequel ne saurait, de par l'habitude, peut-être lui contester le pouvoir, ni à lui, ni à ses enfants. Sur le plan humain, tout montre qu'il en fut ainsi. La défection ne venait pas du "Dandi", du Songhay traditionnel, mais des étrangers groupés autour de l'ancien général en chef de l'armée songhaye.

Sonni Ali Ber n'était qu'un "karedjite", secte musulmane qui à l'époque de cet empereur comptait de nombreux adptes dans tout le nord de l'Afrique. Les Kharedjites ne croient pas à un chef suprême pour l'Islam. Ils estiment dit une note du Tarikh es-Soudan, "que tout fidèle, strict observateur de la loi, d'origine quelconque, peut être élevé au titre de souverain".

Sonni Ali Ber ne refusait pas l'islamisme, mais ne tolérait pas l'intrusion des Ulémas malékites dans les affaires de l'Etat. Or, Mohammed Aboubakar appartenait à un tel milieu musulman orthodoxe. Parmi les savants qu'il envoya à Chi Baro, deux étaient des Snninkés comme lui Salih Diawara et Kâti) et le troisième était un cherif (Mohammed Toulé). Ces personnages montrent bien la toile de fond sur laquelle avait mûri la révolution musulmane. Minoritaire, celle-ci était de qualité et bénéficiait sans doute, d'un enthousiasme populaire dans lequel baignerait l'armée du Prince des croyants. Mais malgré sa victoire sur Chi Baro, l'Askia dut tenir compte de certaines réalités. La vie sociale et politique a consacré certaines façons de se comporter qu'il ne bouscula que quand il eut bien assis son pouvoir.

Voilà, au début du règne de l'Askia, comment le Fettach établit la situation qui prévalait : Cet Empereur donna au songhoï une organisation solide. Dans celle-ci :

1. - seul le jinakoy, c'est à dire, le général en chef eut le droit de "s'asseoir sur un tapis aux audiences du souverain".
2. - pour le saluer, tout le monde dut enlever son bonnet au moment de courrir de poussière, à l'exception du Kourmina-fari, le gouverneur du Kourmina, peut être du Gourma, terme par lequel on désigne la rive droite du fleuve et les pays qui s'y trouve (I).

---

(I) Certains pensent que "Kourmina", n'est autre chose qu'une déformation de Gourma, le pays du côté des Gourma.

Pour ce que concerne le "jinakoy" le maître de l'avant, le vocable, à notre époque, désigne, celui qui est "devant", c'est à dire, "l'ancien" qui guide, qui dirige, "jinabora", l'homme de "l'avant", le chef. Il est l'équivalent du terme "ardo" par lequel les Peuls appelaient leurs guides païens.

" Dans la cour de l'Askia,

- 3 - seul le Dandi-fari, le gouverneur du Dandi, pouvait se permettre d'adresser des observations en toute franchise au souverain :
- 4 - seule " Barakoy" avait le droit de "véto", dont le prince devait tenir compte bon gré mal gré.
- 5 - seule Dirmakoy, le chef du Dirma, était autorisé à ne pas descendre de cheval pour pénétrer dans le palais royal (la province du Dirma était située au Nord du Bara et à l'Est de Niafounké, entre le Bara-Issa et lac Fati. Quant à la province du Bara, elle était située au Nord du lac Débo entre le fleuve de Bara et le Kôlikoli.)
- 6 - seul, dans tout le royaume, le Cadi "fut autorisé à mander un serviteur du prince pour lui confier une mission à laquelle ce serviteur ne pût se soustraire, et à lui faire pour lui-même ce qu'il aurait fait pour l'Askia (I)."
- 7 - seul, au cours d'une audience royale, les "Guissiridonké" avaient le droit d'interpeler l'Askia par son nom.
- 8 - seul, les cherifs étaient admis à s'asseoir à côté du prince sur son estrade.

---

(I) Le Tarikh El Fettach croit qu'il s'agit, ici, du " Cadi de Gao".



9 - l'Askia décida également que, lorsque les câdis viendraient le trouver, il ferait étendre pour eux une natte de prière, que les eunuques de sa maison se tiendraient à sa gauche et que lui-même ne se levèrait pour personne sauf pour les savants et pour les pelerins lorsque ceux-ci reviendraient de la Mecque.

10- les savants, leurs enfants et les chérifs seraient seuls admis à manger avec lui. Le même droit était reconnu aux San, "même si ceux-ci étaient tout jeunes".

Le Fettach affirme que "san" signifiait "seigneur, chef" en songhay. Il se retrouve dans "san"- koré qui signifiait "le maître blanc" à l'origine, sans doute de la création de la mosquée de Sankoré de Tombouctou.

Il est bien établi que du vivant de Sonni Ali Ber, Mohammed Aboubakar était, déjà, "jinakoy de l'armée songhay) et Tondi-farma, gouverneur du Hombori.

On attribue l'organisation du Songhay à Askia, mais bien de provinces et de titres de chefferie existaient avant lui, peut-être même, du temps de l'empire du Mali qui a fourni au Songhoy, le terme de "farma" que l'on retrouve dans "Tongo-farma", le chef des archers, "Bana-farma", le ministre du trésor, Kalis-farma", le ministre des finances, etc...

Ce que l'on doit à Askia, c'était la stabilisation de l'organisation de l'empire, la permanence de ses organismes administratifs, celle des charges à l'image des états islamiques de son temps, la création de l'armée de métier plus favorable au commerce et à l'agriculture que perturbaient les levées en masse de l'époque de Sonni Ali Ber.

---

(I) Le Tarikh- El - Fettach croit qu'il s'agit , ici, du "Câdi de Gao".

LA TRADITION ET SA DYNASTIE

Mohammed Askia savait qu'il devait la réussite de sa révolution au parti musulman, dont il avait incarné l'espoir, et assuré l'éclatante victoire. Prince des croyants, il savait que ce titre était en dehors de la tradition songhaye et que "sa victoire" pour cette tradition n'était qu'une "usurpation", une "confiscation" du "pouvoir" songhay.

A son temps le savant de Tombouctou, Ahmed Baba, disait que le peuple songhay était répandue de "Diré" (Mali) à "Bouzhou-Kali" (Bénin). Le nouvel empereur était conscient que son pouvoir, étranger au peuple songhay était celui de l'Islam triomphant. Sur ce point, il demanda et suivit les conseils des Oulémas", qui l'entouraient. Il voulut, auprès d'eux, savoir quel était, - sur le plan de l'Islam -, son droit sur l'héritage que lui laissait Chi Baro/

Mais cet héritage était lourd et comprenait de plus le Dendi, berceau des "Chi", patrie, d'après des auteurs haoussa, de Baraka de Farou (Gobir); Baraka est la mère de Sonni Ali Ber, de que celui ci détenait ses fétiches royaux : I. Sadanata, Madanata, Kouhana, Kouzama, Tarâna. Cette réalité du Songhoy fier et animiste, l'ancien général en chef de l'armée de Sonni Ali Ber l'aurait comprise. Il ne voulut pas l'affronter de front. En homme d'état, au dire de certains écrivains du Haoussa, il aurait composé avec elle en confiant la charge de gouverner le "Dandi" au fils de Sonni Ali Ber, à Chi Baro.

Ainsi, dans l'Empire, l'ancien royaume du Songhoy aurait été doté, - tout au moins provisoirement, "d'une certaine autonomie qui dut permettre à Askia de composer avec le "chatouilleux" peuple songhay auquel pourrait le lier le "lait". Les Songhays descendants d'Askia considèrent ceux qui descendent des Chi comme leurs oncles maternels". La révolution musulmane, quelle

qu'en fût l'importance et la profonde résonnance, ne pouvait pas supprimer le particularisme songhay partagé, d'ailleurs à cette époque avec les Kabbawa", les Tchingawa et les Gobirawa, tous peuples compris dans l'Empire du fait de leur parenté avec le Dandi, leur appartenance au berceau du Songhoy. La mort brutale de Sonni Ali Ber, la rapide défaite de "Chi Baro", n'avaient sans doute pas manqué de produire un "choc brutal" qui dut sécouer le "nationalisme" des peuples surtout, dans le Sahara et le Sahel où les Touarègs avaient embrassé un islamisme mystique, ou timidé, quand il n'était pas franchement "tiède". Ayant sans doute, composé avec Chi baro, c'est dans le Sahel, le Sahara, le Macina et certaines provinces du Mali qu'il porta ses efforts de prise en main. Mohammed Aboubakar, après sa victoire, s'étant choisi un titre, "Askia," songea à en faire celui d'une "dynastie" nouvelle basée sur la morale du Coran, sur un pouvoir affranchi de la tradition songhaye, et ne s'appuyant que sur la vérité de ce "livre", sur sa conception du souverain, de l'état et de la justice. Il lui parut nécessaire de "légitimer ce pouvoir", et du même coup le titre d'Askia qu'il s'est donné comme un défi lancé contre les Chi. Askia Bangha Keyna, ne rougissait pas de ce nom par lequel Sonni Ali Ber le désignait couramment. Il savait que la légitimation de son pouvoir ne lui viendrait que de l'Islam. Dès lors ce qu'il visait, c'était le titre suprême, de Khalife qui en ferait le représentant incontesté du Prophète au Soudan.

Après avoir calmé les remous produits par la mort de Sonni Ali Ber et la défaite de Chi Baro, reprimé quelques révoltes et mis de l'ordre dans son domaine, laissant l'empire sous la garde de son frère Amar Komdiago, il entreprit son pèlerinage à la Mecque qui eut pour l'empereur, le Khalife, la vie sociale et politique du Soudan une grande importance, qui apporta à une façon plus radicale de considérer et de pratiquer l'Islamisme. SI

Mohammed Aboubakar entra dans l'histoire avec le titre contesté d'Askia ce furent sous ceux de Prince des croyants et de Khalife qu'il s'imposera au Soudan occidental et au monde musulman de son époque.

VI.

PELERINAGE

Askia rencontra Es-Soyouti au Caire. Il interrogea ce savant sur les khalifes dont avait parlé l'Envoyé de Dieu.

Es-Soyouti dit à l'empereur soudanais. "Il devait en avoir douze, dont cinq à Médine, un en Syrie et deux dans l'Iraq ; tous ceux-ci ont déjà régné; il en reste deux à venir, qui régneront dans le pays du Tékrour; tu es l'un de ceux-ci. Ta famille se rattache aux Torodo, qui descendent des gens du Yémen, et ta résidence sera Gaogao. Tu seras bien dirigé, victorieux, équitable, très heureux, très libéral et très charitable. Dans tout ton royaume, il n'y aura qu'un seul point que tu ne pourras soumettre. Ce sera la province du Bourgou (I); plus tard, Dieu fera la conquête de cette province par la main de l'autre khalife qui viendra après toi. Tu dormiras au début de la nuit, puis tu prieras à la fin de la nuit. Au déclin de ta vie, tu seras frappé de cécité et tu seras dépossédé par l'un de tes fils qui te lèguera dans une île, d'où un autre de tes fils te fera sortir ensuite. Pour confirmer tout ce que je viens de dire, j'ajoute que tu as à la cuisse gauche, provenant de la lèpre dont Dieu t'a guéri, une marque que personne ne connaît".

Après que l'Askia eut reconnu l'exactitude de cette révélation, Es-soyouti ajouta : "Tu auras de nombreux fils, cent environ, qui tous suivront tes préceptes pendant ton règne, mais qui, après-toi, changeront de conduite du tout au tout - que notre refuge soit auprès de Dieu ! - en sorte que le royaume sera bouleversé".

(I) Notes :

Le Bourgou est une province du Massina située à l'Ouest de Mopti, qui résida en effet, aux troupes de l'Askia Mohammed, ainsi que nous l'apprend le tarikh es-soudan. Il ne faut pas confondre cette province avec le "Bargo", "Bergo" "Berba" ou "Bargou" (Haut Dahomé) où les troupes de l'Empereur eurent de grosses difficultés.

Es-Soyouti fit comprendre à l'askia-el-hadj Mohammed qu'il n'y aura personne dans sa descendance pour relever la "religion", ici, l'islam. Il lui dit que ce sera "un homme vertueux, savant, pratiquant, observant la sounna, qui s'appellera "Ahmed" et dont la puissance commencera à se manifester dans une île du Massina, celle du Sébéra" qui relèvera l'islam. Cet homme appartiendra à une famille d'oulémas de la tribu des Sangaré.

Es-Soyouti dit à askia : "C'est lui qui héritera de toi la dignité de khalife, en même temps que ton équité, ta vertu, ta générosité, ta dévotion, ta piété et tes succès. Il sera souriant. Les réunions qu'il tiendra seront sans cesse agitées par des discussions relatives à la sounna, et il s'élèvera plus que toi parce qu'il possédera plus de connaissances ; toi, en effet, tu ne sais que les règles de la prière et de la dîme et les principaux dogmes".

"Ahmed, le douzième khalife du Tékrour trouvera la religion, éteinte. A son égard, il sera, alors, comme "l'étincelle de braise qui tombe sur de l'herbe sèche". "Dieu lui donnera la victoire sur tous les païens et les hérétiques, si bien que la bénédiction divine dont il sera favorisé s'étendra sur toutes les provinces et les contrées du pays. Ceux de ses contemporains qui suivront sa direction seront comme s'ils suivaient celle du prophète et ceux qui lui désobeïront seront comme s'ils désobeïssaient au prophète.

Il n'aura pas beaucoup d'enfants de son temps, mais ils ne cesseront de faire la guerre sainte jusqu'à leur disparition".

Le Sébéra était une province qui s'étendait entre Dienné et Mopti. Elle forme l'île comprise entre le Niger, le Bani et le Marigot de Dienné.



Sangaré est le nom d'un clan peul appelé également "Bari" et correspondant au clan mandingue des "Sissé". C'est à ce clan qu'appartient Sékou Ahmadou. Il conquiert au début du XIX<sup>e</sup> siècle, le Sébéra et tout le Massina. Il s'applique la prophétie du douzième khalife. Certains croient, à cet effet, qu'il avait, modifié le début du Tarikh el Fettach.

Le Cádi Habib, d'après le Fettach, croit que ce fut à cause de cette prophétie révélée par ses devins que Sonni Ali Ber s'était acharné à massacrer les gens de la tribu des Sangaré. "Il n'en laissa vivre qu'un petit nombre, tel que ce qui en restait pouvait tenir à l'ombre d'un seul arbre".

Es-Soyouti dit, en ce qui concerne les destinées finales du Tekrourou : "Le pays du tékrourou sera le premier pays ruiné par suite de la rébellion des habitants contre leurs rois".

Le savant informa l'Askia Mohammed sur le sort qui attendait Tombouctou et Dienné.

Au sujet des vingt-quatre tribus qui se trouvaient au pouvoir de Chi Bâro, le cheikh lui dit : "Fais-moi la description de ces tribus".

L'"Empereru soudanais en fit la description. Es-Soyouti lui dit après : "La moitié de ces tribus t'appartiennent de droit, mais, pour l'autre moitié, il vaut mieux que tu renonces à tout droit de propriété sur elle parce qu'il y a doute à son sujet". A la demande de l'Askia, Es-soyouti donna la liste des tribus qui lui appartenaient de droit :

1. - Les Tyindikéta
2. - Les Diam-cuali
3. - Les Diam-téné
4. - Les Komé

5. - Les Sorobama
6. - Les Païens du Bambara
7. - Les Ngaratibi
8. - Les Kassambara
9. - Les Samat-Séko
10. - Les Sorko
11. - Les Kourounkoï
12. - Les Arbi

L'Askia demanda ensuite au Cheik: " Quelle sera la condition de celui qui, appartenant à l'une de ces tribus, sera fils d'un homme ou d'une femme de condition noble" ?

Es-Soyouti répondit : "Celui dont il sera établi que le père est de condition noble mais que la mère appartient à l'une de ces tribus, sera de droit ta propriété. Quant à celui dont il sera prouvé que la mère est de condition noble et que le père appartient à l'une de ces tribus, s'il est demeuré dans la famille de son père et s'occupe des mêmes travaux que lui, il sera également ta propriété ; mais s'il a quitté la famille de son père pour aller dans la famille de sa mère, il ne sera pas ta propriété, car, depuis le temps des Malli-koï jusqu'à l'époque du Chi Bâro, les sultans n'ont pas cessé de mettre les gens en garde contre le fait de contracter mariage dans ces tribus".

Les paroles d'Es-Soyouti étaient identiques à celles que les oulémas avaient dites à Askia avant son départ pour la Mecque.

Quand l'Askia El-Hadj Mohammed revint de cette ville, "il renforça les instructions mettant en garde les gens sur le fait de contracter mariage dans ces tribus". Il dit : " Si un homme quelconque, ne faisant pas partie des habitants de Mori-kofra, épouse une femme de l'une de ces tribus, l'enfant qu'il aura d'elle sera ma propriété. D'autre part, toute femme qui sera épousée par un homme de l'une de ces tribus et qui en aura un enfant devra, si elle veut que son enfant soit de condition libre, quitter la maison de son mari pour aller dans la maison de son père à elle ; sinon, si l'enfant demeure dans la maison du mari et se livre aux mêmes travaux que celui-ci, il, - c'est à dire l'enfant - deviendra ma propriété".

L'Askia el-hadj Mohammed, après avoir, encore consulté le cheik Mohammed ben Abdelkerim el Méghîli, édicta ce principe en règlement. Sur le problème, "les avis de Mohammed ben Abdelkarim el Méghîli et d'Es Soyouti furent identiques, telles les deux empreintes successives du même sabot d'un cheval.

El-Méghîli enjoignit à l'Askia El-Hadj Mohammed de rédiger une lettre à l'adresse du khalife qui devait venir après lui, en priant ce khalife de faire des vœux pour lui".

Le prince dit, alors, au cheikh : " Feras-tu parvenir cette lettre ?

- J'espère, répondit celui-ci, que cette lettre lui parviendra, s'il plaît à Dieu".

(I) Ces tribus, initialement, 24, étaient, depuis les empereurs du Mali esclaves de la couronne.

Elle fut, sur l'ordre de l'askia, écrite par son secrétaire Ali Ben Abdallah. La voici :

"Cet écrit est adressé par le prince des croyants, celui qui a dompté les impies et les infidèles, l'askia el-hadj Mohammed ben Aboubakar, à son héritier légitime qui maintiendra son oeuvre, au protecteur des croyants, Ahmed le victorieux.

Qu'un salut plus appétissant que toute chose savoureuse et des honneurs plus brillants que la perle et plus éclatants te soient attribués et soient répandus sur tous tes ascendants et tes des descendants, avec leurs effluves et leur parfum ! le but de cette lettre, ô frère aimé et vertueux, est de t'informer de cette heureuse nouvelle que tu seras le dernier des khalifes. C'est toi qui dompteras les ennemis et dirigera les heureux dans la bonne voie, de l'avis unanime des ulémas. Nous te demandons de faire des vœux pour nous. Puissé-je, au jour de la résurrection, faire partie de ta phalange comblée d'honneurs ! nous demandons à dieu le très haut son appui contre les révoltes de notre époque et nous espérons que dieu (qu'il soit glorifié ! ) nous placera dans la phalange de la meilleure des créatures : ainsi soit-il ! ".

Après une prière d'El-Méghîli faite pour demander à Dieu "de faire parvenir cette lettre à destination de quelque manière que ce fût", le cheikh Mohamoud Kâti dit :

"que tous ceux qui liront les récits que nous venons de rapporter sachent que nous les avons racontés non pas pour faire de l'effet ni pour nous faire valoir, mais, simplement parce que nous avons été le témoin oculaire de la répugnance qu'éprouvèrent les gens de l'époque à croire à la

qualité véritable de ce sultan (l'Askia El-Hadj Mohammed), alors que tous les nobles Ulémas étaient d'accord pour dire qu'il était l'un des khalifes les plus illustres et l'un des princes des croyants les plus distingués. Cela d'ailleurs, grâce à Dieu le très-haut, ne pourra lui porter préjudice ni en ce monde, ni dans l'autre, de même que les dires des envieux, les résistances des ignorants et les efforts des traîtres et des impies ne pourront nuire à celui qui viendra après lui, s'il plaît à Dieu (c'est à dire le douzième et dernier khalife)".

Mohamoud Kâti, pour justifier sa thèse qui est aussi celle du grand prince de la Mecque (Moulaï el-Abbas), rapporte ces paroles du cheikh Abderrahman el-Tsa'abbi.. (I)

"A la fin des temps, il y aura au pays du Tékrour deux khalifes, dont l'un apparaîtra à la fin du neuvième siècle et l'autre au début du treizième siècle ; les gens de leur époque se refuseront à reconnaître leur qualité de khalifes et déclareront leurs actes issus de l'injustice et du mensonge, mais Dieu les fera triompher de tous les ignorants portés à nier leur qualité et de tous les savants portés à les dénigrer ; tous deux posséderont les mêmes vertus glorieuses et ils ne différeront que par l'étendue de leur science ; dieu comblera leurs mains d'un immense amas de richesses, qu'ils dépenseront en choses agréables à dieu. (F. 24 - 25 )

(I) - Ce Cheikh vécut de 1387 à 1471. Il mourut près d'un siècle avant l'avenement d'askia.

Parlant du Pèlerinage de l'Askia El-Hâdj Mohammed,  
Mahmoud Kâti dit "Qu'il le fit dès que Dieu lui eut  
assuré la possession complète de tout le territoire  
appartenant à la dynastie des "Chi".

Ayant fait ses préparatifs, le souverain songhay partit au cours de l'année "902" de l'hégire (9 Septembre 1496-29 Août 1497).

Il emmena avec lui les notables et ulémas suivants :

1. - Le Cheikh Mohammed Toulé
2. - L'Alfa Sâlih Diawara
3. - Le Gao-Zakaria
4. - Mohammed -Ténénkou
5. - Le Câdi Mahmoud Niédobogo
6. - Le Cheikh Môri Mohammed Haougâro
7. - Le Câdi Mahmoud Kâti, l'auteur sinon un des auteurs, du Fettach (P. 25 et 26).

Parmi les chefs de province qui l'accompagnèrent figuraient :

1. - Son fils l'askia Moussa, qui était chef de province.
2. - Le Hou-Kokoreï (chef des eunuques de la maison du prince).

Askia El- Hadj Mohammed devenu aveugle s'attacha particulièrement à ce personnage qui l'aidait à présider les séances. Il voyait en somme pour l'empereur. Quand il fut chassé par les enfants de ce dernier, on s'aperçut que le "souverain était aveugle". Il fut alors détrôné par son fils "Moussa". Ali Foulan se retira à Kano (Nigéria du Nord).

L'empereur était accompagné par 800 esclaves et serviteurs qui avaient, à leur tête "Faradyi Meïbounoun". Faradyi, c'est peut être "faraji", un nom courant au Soudan. Meïbounoun", d'après le Fettach, serait un nom de femme, celui de la mère de Faradyi.

Après son pèlerinage Mohammed Askia fit aumône de cent mille dinars d'or aux pauvres des deux villes saintes de la Mecque et de Médine contre la même somme, il acheta un jardin et des maisons qu'il constitua "habous" en faveur des religieux, des musulmans et des pauvres". (Ces propriétés existent, toujours, à Médine. Elles sont gérées par les Peuls du Mali installés dans cette ville). Askia El-Hadj Mohammed rencontra Moulaï El-Abbas auprès de la "Ka ba". Au cours de cette rencontre, le prince de la Mecque fit savoir à l'empereur soudanais qu'il était le onzième khalife prévu par le prophète Mohammed. Le prince lui dit : "ô toi qui est ici, c'est toi le onzième des khalifes dont a parlé l'envoyé de Dieu (Dieu répande sur lui ses bénédictions et lui accorde son salut"; mais tu es venu à nous en qualité de roi, et l'on ne peut réunir à la fois les deux titres de roi et de khalife".

Askia demanda : "comment faire, alors, seigneur" ? Le grand chérif de La Mecque répondit : "Il n'y a qu'un seul moyen, c'est que tu sortes de ta condition actuelle".

Askia accepta la proposition. Après avoir éloigné tous ses ministres, "il rassembla tous ses insignes et ses trésors royaux, remit le tout entre les mains de "Moulaï-El-Abbas" et se trouva ainsi destitué par lui-même".

Après trois jours de retraite, Moulaï El -Abbas en sortit un vendredi. Il convoqua Mohammed Askia et "le fit asseoir dans la mosquée de la noble ville de la Mecque. Puis il lui posa sur la tête : le bonnet vert, un turban blanc, et lui donna un sabre. Prenant la foule des assistants à témoins, Moulaï El - Abbas dit "qu'il l'instituait khalife pour le pays du "tékrour" et que quiconque désobéirait à ses ordres dans ce pays désobéirait à Dieu le très haut et à son Envoyé".



Après cet événement d'une très grande importance pour l'Islam et le Soudan, Askia Mohammed, demanda à Moulaï el-Abbas de lui confier un cherif, par exemple son frère ou son fils, et cela dans le but d'attirer la grâce et la bénédiction divines sur lui-même et sur les habitants de son pays". A cela Moulaï El-Abbas répondit : "Je te confierai plus tard, s'il plait à Dieu, quelqu'un qui sera comme moi-même, mais cela n'est pas possible pour le moment. (F. 26, 27).

Pour établir son droit sur l'héritage qui lui venait de la dynastie des Chi, l'Askia consulta :

1. - Es-Soyouti (d'Assiout en Egypte, mort en 1505). Ce savant écrivit de nombreux livres dont une histoire des compagnons du Prophète.

2. - El-Méghili, réformateur musulman originaire de la tribu des "Méghilila de Tlemcen". Il vécut de la fin du XV<sup>e</sup> siècle au commencement du XVI<sup>e</sup>. Il se signala par sa persécution des Juifs du "touat" en 1492. En relations épistolaires avec Askia Mohammed, il se rendit à Gao vers 1512.

Parmi les ulémas qui furent d'accord pour proclamer que Mohammed Askia était un véritable khalife, le Fettach cite :

- Le cheikh ~~Abderaman~~ Es-Soyouti
- Le Cheikh Abdelkerim el-Méghili,
- Le cheikh Chamharoûch de la race des génies
- Le chérif Hassanide Moulaï El-Abbas, le prince de la mecque.

VII.

L'AVENTURE EXTRAORDINAIRE DE MOULAI ES-SEQLI

Moulaï el-Abbas tint parole. Il envoya à l'Askia el-hadj Mohammed son neveu, le fils de son frère, Moulaï es-Séqli. Ce dernier partit pour le Soudan. Il arriva à Tombouctou en l'année 925 de l'hégire, (3 Janvier 1519 - décembre 1519). Ce fut au cours de cette année que Mahmoud Kâti commença la rédaction du Fettach. C'était sous le règne d'El Hadj Mohammed, "26 ans après l'avènement de ce prince et 4 ans avant sa déposition ; l'auteur avait, alors, une cinquantaine d'années, puisqu'il était âgé de 25 ans au moment de l'avènement en 1493 de cet empereur(Fettach 27 ).

Le cadi Mahmoud ben Omar ben Mohammed Aqît de Tombouctou fit un rêve au sujet de Moulaï Es-Séqli. Le Fettach relate les détails de ce rêve dans lequel le prophète apparut au Cadi.

Voici ce que le prophète dit au cadi : "Sache, ô Mahmoud, qu'aujourd'hui même arrivera chez vous un de mes descendants portant des vêtements verts, monté sur une chamelle noire et ayant une cicatrice à l'oeil gauche ; c'est lui qui, aujourd'hui présidera parmi vous à la prière de la fête. Dès qu'il arrivera, installez-le dans un endroit situé à la fois à proximité de l'eau, des cimetières, de la grande mosquée et du marché.

C'est ce moment qu'un chien choisit pour aboyer. Le chameau du Prophète bondit pour se relever ; le prophète arrêta son discours, monta sur son chameau et partit (Fettach 28 )

Le Cheikh, s'étant reveillé ensuite, fit ses ablutions et s'assit un moment. Alors apparut l'aube du jour, qui était le jour de la fête .

Le cheikh s'approcha de l'endroit où le chameau s'était accroupi, et ayant trouvé ses traces sur le sol, il traça tout autour un cercle avec son bâton, puis se rendit à la mosquée (Fettach 27 - 80 )

"Aqît", l'ancêtre du câdi Mahmoud ben Omar était le "grand oncle" du célèbre Ahmed Bâba. La famille des "Aqît" rattache son origine à celle de la tribu berbère des "Gaddâla". Son grand père, qui résidait au Massina, quitta ce pays pour aller se fixer à "Oualata", puis à Tombouctou. Mahmoud ben Omar, né en 1463 - 64, fut nommé câdi de Tombouctou en 1498-99. Il mourrut, d'après le Tarikh es-soudan (pages 62-64 , en 1548 ).

Le câdi Mahmoud ben Omar fit son rêve où il vit le prophète le II du Mois sacré musulman de "dhoulhidja". Le texte porte "la nuit du II (Fettach 27) . Mais chez les musulmans les jours en tant que dates commencent au coucher du soleil ; par suite, "la nuit du II" est en réalité la nuit écoulée entre le 10 et le 11. Cette date correspond à la nuit du 3 au 4 décembre 1519 (Fettach, note n° 3 : page 27.

Le rêve du câdi Mahmoud ben Omar, fut vérifié de la façon que voici : "quand la prière de l'aurore fut terminée, que le soleil fut levé et qu' on se fut mis en route pour aller à la prière de la fête, le cheikh Mahmoud donna l'ordre au muezzin Ibrahim ben Abderrahman ben es-Soyouti, à l'alfa Sâlih ben Mohammed ben el-Môdân d'aller regarder sur la route s'il n'arrivait pas quelqu'un du côté de l'orient. Ils regardèrent et ne virent rien. Le câdi leur ordonna d'y retourner une seconde fois, puis une troisième fois, et ils revinrent encore en disant qu'ils n'avaient rien vu . Très étonné, il s'écria : "Dieu est grand ! " et, après être resté assis

un moment, il dit à ses émissaires : "allez voir, car je ne puis croire que le songe que j'ai fait soit mensonger ; montez sur les collines et regardez au loin". Revenant de leur mission, les émissaires dirent au câdi : Nous aperçu quelque chose qui ressemble à un oiseau. Le câdi leur dit : "attendez un instant, et ensuite examinez le bien ". Les émissaires firent ce que le câdi leur dit et ils virent que l'oiseau, en réalité était un homme habillé de vert et monté sur une chamelle noire. "C'était là, leur dit le cheikh, ce que j'attendais". C'est, alors, seulement, en ce moment, qu'il leur raconta son rêve tel que je l'ai rapporté plus haut. Lorsque le chérif Ahmed es-Séqli fut arrivé près de la foule, elle le trouva tel qu'il a été décrit par le cheikh Mahmoud ben Omar, tel que son ancêtre, l'envoyé de Dieu le très haut l'avait, dans le rêve, décrit au cheikh.

Le Fettach écrit sur le sujet ce qui suit :

"ils (les habitants de Tombouctou) le reçurent avec beaucoup d'égards et le portèrent sur leurs épaules jusqu'à un endroit appelé "Sowkir" (quartier de Tombouctou voisin de la grande mosquée, du petit cimetière et du grand marché où ils l'installèrent. Ensuite ils le firent marcher devant eux jusqu'à la place de la prière, et il présida à la prière de la fête. Après la prière le cheikh alla examiner l'endroit qu'il avait entouré d'un cercle à l'aide de son bâton. Il le trouva portant encore la trace du corps du chameau et celle du cercle tracé par son bâton. Il ordonna à ses disciples d'y construire un monument qu'il appela "koulou-soko" mot qui signifierait, en songhay (d'après la note n° 2 du Fettach) "monument du cercle" ou "monument des traces". Ce lieu fut choisi par les gens de Tombouctou, les jours de grande fête, pour célébrer les louanges du prophète et pour y étudier les hadits ou paroles de l'envoyé de Dieu.

Comme ce fut le chien, par son aboiement, qui fit bondir le chameau du Prophète et interrompre son discours, en raison de son songe, le cadi, le cheikh Mahmoud ben Omar enjoignit de tuer tous les chiens de Tombouctou (Fettach 28-30).

Le cadi Mahmoud ben Omar de Tombouctou écrivit à l'Askia el-Hadj Mohammed pour l'aviser de l'arrivée du chérif dans cette ville. Aussitôt qu'il reçut la lettre, l'empereur songhay vint de Gao pour le voir. Il offrit au chérif :

1. - Cent mille dinars,
2. - Cinq cents esclaves,
3. - Cent chameaux comme don d'hospitalité.

Le chérif Hassanide remit, de la part de Moulaï El-Abbas, le prince de la Mecque, la lettre suivante adressée à l'Askia el-hadj Mohammed : "Sache ô mon frère, que les membres de notre famille sont exempts de toutes les charges de l'Etat, or celui que je t'ai envoyé est le fils de mon frère, est comme un autre moi-même ; si tu peux l'exonérer de toutes ces charges ainsi que ses gens, qu'il demeure auprès de toi ; sinon, laisse-le retourner parmi nous".

Le Prince Songhay, quand il eut entendu la lecture de la lettre, enjoignit à son secrétaire "Ali ben Abdallah" de rédiger un acte authentique faisant savoir à tous les gouverneurs, cadis et seigneurs qui en auraient pris connaissance qu'ils ne devraient imposer aucune des obligations d'Etat, pas même l'obligation d'hospitalité, ni au chérif, ni à ceux des gens qu'il avait amenés avec lui, ni à leurs femmes, ni à leurs descendants. Tous auront le

droit de se réclamer de la protection royale en toute occasion, sauf en cas de crime commis contre des personnes jouissant de la protection divine".

Allant, aussi loin que possible, l'acte continuait en ces termes-  
"Si c'est au sujet d'un délit qu'ils invoquent ce droit, ce sera à nous-même ou à nos représentants qu'incombera le paiement de l'indemnité ; si c'est au sujet d'une question pécuniaire, ce sera nous-même qui fournirons la garantie. Quiconque enfreindra ces prescriptions n'aura à s'en prendre qu'à lui-même des conséquences de son acte". Le prince, s'adressant à son entourage, ajouta : " Que celui d'entre vous qui a été témoin de la rédaction de cet acte le fasse connaître aux absents ".

Askia, ensuite, demanda au chérif de lui faire connaître sa noble généalogie. Celle-ci disait :

" Je suis :

A Ahmed

Ben Abderrahman

Ben Idris,

Ben Abouya'Za,

Ben Hassan,

Ben Ibrahim,

Ben Abdallah,

Ben Issa,

Ben Ibrahim,

Ben Abderrahman Dit

"Zei - El - Abidin,

Ben El -Hassan,

Ben Ali

Ben Aboutaleb et la mère d'El-Hassan ben Ali ben Aboutaleb était Fatima, fille de l'envoyé de Dieu Dieu repande sur lui ses bénédictions et lui accorder le salut (F. 30. I.)

L'Askia, après la lecture de la généalogie du chérif, lui demanda également dans quelles circonstances il avait quitté la ville de Bagdâd sa patrie et de quelle façon s'était effectué son voyage depuis son départ jusqu'à son arrivée à Tombouctou. Plus que son voyage, le chérif raconta à l'Askia son destin, celui de sa famille (F. 31 à 36)

De l'aventure du Chérif, je donne ci-dessous, l'itinéraire suivant à partir de Bagdad. De cette ville le chérif alla :

- à Taïf,
- au Caire,
- à Alexandrie,
- à Mesrâta (qui est une ville de la côte de Tripolitaine située à l'Est de Tripoli,)
- à BENGHÂZI, une ville située en Cyrenaïque,
- à Tripoli,
- à Ghadâmes,
- à Ferdjân qu'une note de Fettach (n° 4, P. 36)

nous propose de lire : "Fériana" qui est une ville située au Sud de Tebessa et approximativement sur la route de Ghadâmes à Tunis ?



- à Tunis,
- à Sousse,
- à Fez,
- à Méquinez,
- à Tindouf, localité du sud du Maroc située à l'Est du cap "Noun",
- à Araouan, localité située à quelques 250 km au Nord de Tombouctou,
- à Tombouctou où l'Askia vint voir le Chérif.

L'itinéraire de ce voyage n'est pas des plus réguliers. Il obéissait peut être à une nécessité politique ou religieuse de l'époque.

Ce qu'on peut remarquer au cours du voyage du Chérif de Bagdad à Tombouctou, c'est la haute estime que les populations musulmanes traversées ont exprimé à l'égard de ce descendant du prophète.

Ahmed Es - Seqli s'établit à Tombouctou. Il y épousa une femme arabe du "Tafilalet" nommée Zeïneb dont il eut trois fils :

- Mozâouir
- Mohammed
- et Souleïmân et deux filles
- Ragiya
- et
- Zeïneb

"Plus tard, comme l'Askia ne pouvait pas supporter de rester séparé du chérif, il vint le chercher lui-même et l'emmena de force à Gao, où il l'installa dans l'un des bâtiments de son palais".

Comme cadeau d'hospitalité, l'Askia donna au chérif "I700 Zendji" ou esclaves à prendre dans plusieurs localités (Fettach 38-39).

D'après une note supplémentaire du câdi Mahmoud Kâti, "le septième jour de l'arrivée du chérif à Gao était un Lundi. Ce jour là, l'Askia vint tenir compagnie à son hôte. Il causa avec lui. Ils demeurèrent ensemble jusqu'à ce que le soleil fut élevé au-dessus de l'horizon". Ce fut, aussi, le moment que choisit l'Askia pour poser cette question au Chérif :

"Seigneur, est-il possible à l'homme de voir les génies et converser avec eux sans s'être au préalable mis en retraite en récitant des oraisons, des prières ou quelque chose d'analogue" ? Le chérif dit à l'Askia que cela est possible. Puis, il ajouta : "Si nous étions seuls en ce moment, je te les montrerai". Le prince ordonna aux personnes présentes de s'éloigner. Il demeura, alors, seul avec son hôte, pendant longtemps. De cet entretien Askia rapporte : "Je vis toute la terre comme transformée en une masse d'eau, les étoiles semblaient surgir de cette eau et s'élever vers le ciel, les oiseaux paraissaient venir autour de moi et s'entr'égorger eux-mêmes, ensuite je vis sept hommes portant une chaire verte qu'ils vinrent placer entre nous deux. Au bout d'un instant, voici que m'apparurent un grand nombre d'hommes dont les uns tenaient dans leurs mains des livres et d'autres des planchettes à écrire, et au milieu desquels était un vieillard s'appuyant sur un bâton, sans que je puisse savoir d'où ils étaient venus. Ils s'assirent en cercle autour de nous et le vieillard, s'étant approché de la chaire, s'y assit".

D'après le chérif, le vieillard était l'ainé des disciples du Cheikh Chamharouch, "qui était le chef d'une tribu de génies n'appartenant pas à la race humaine".

Le vieillard appartenait aux "Oulâd -Meïmoûn". Il avait fait dix fois le pèlerinage de La Mecque avec son maître (Chamharoûch). Il répondait au nom de "Démir ben Ya'qoub". Le vieillard savait tout ce que savait "son maître Chamharoûch".

A la place de ce dernier, c'est "Démir ben Ya'qoub" qui renseignant l'Askia El-Hadj Mohammed sur les races du Soudan. D'après ce Démir ben Ya'qoub, les Songhay, les Ouagara et les Ouakoré sont de la même race :

- Les Songhay provenaient de "Songhay ben Târas",
- Les Ouagara de "Ouagara ben Târas",
- Les Ouakoré de "Ouakoré ben Târas".

Ouagara, Songhay et Ouakoré étaient trois frères de même père et même mère. "Târas ben Hâroun" "était l'un des rois du Yémen". A sa mort, "il eut pour successeur au trône son frère "Yasrif ben Hâroun". Ce Yasrif ben Hâroun traita avec une extrême rigueur les fils de son frère. Ces derniers, à la suite de ce mauvais traitement, "émigrèrent du Yémen vers le rivage de l'Océan atlantique emmenant avec eux leurs femmes." Dans leur nouveau pays, ils rencontrèrent un génie de l'espèce des "Afrites" (une sorte de génie ou démon rusé et malfaisant). Ils demandèrent à l'Afrite ce qui l'avait amené, à l'endroit où ils l'ont trouvé. Ce génie, qui n'avait peur que de "Salomon" fils de David leur répondit : "Toko". Ils appellèrent le pays "Tékrour". L'ainé des trois frères, avait une femme, nommée " Amina bent Bakhti". Le second, Songhay, avait une femme, "Sâra bent Ouahb. Le troisième, Ouagara, "était le plus jeune des trois. Il n'était pas marié".

Comme les trois frères avaient avec eux deux femmes esclaves :

- "Sakoura" et "Koussoura", Ouangara fit de "Soukoura" sa concubine". Ils avaient également, avec eux un esclave mâle, Meïnga. Ils la marièrent à "leur esclave "Koussoura".

Ainsi : Ouakoré devint l'ancêtre des "Ouakoré", Songhay, celui des "Songhay", Ouangara celui des "Ouangara", Meïnga, celui des "Meïnga".

Ces tribus " se dispersèrent ensuite à travers le pays. Leur aîné Ouakoré devint leur "roi". Ils lui donnèrent le titre de "Kayamaga qui signifie, dans leur langue que "l'héritage dure longtemps". Il y a d'autres explications, "mais celle que je viens de relater est celle donnée par le cheikh Chamharouch".

Cette légende évoque l'origine yéménite de certains peuples soudanais. Concernant le nom ou titre : "Kayamaga", on relève dans le Tarikh es-Soudan, d'autres variantes : "Kaya Maga " ou "Kaya Maka, qui d'après les légendes peules , est le nom du roi de Ouagadou" qui a laissé au Soudan un souvenir considérable.

Les légendes Soninkées et Bambaras intervertissent les deux parties du nom et en font : "Makhan Kaya" "Magan - Kaya" qui signifie "Kaya" fils de Magan ou " Makhan" ; dans cette autre forme "Kaye'a maga" ou "Kay'a maga", il signifierait "l'héritage n'est pas mort" (F. 4C -43).

Le Dénir parla de ce qui avait trait à "Oûâj", "l'homme le plus grand du monde ". Fils de "Na'nâk", il était un géant, "le plus grand des hommes se trouvant sur la terre à son époque" et qui " de tous vécut le plus longtemps". Il ne pouvait arriver à rassasier sa faim. Il vivait dans la brousse ne fréquentant les hommes que par moments. Il chassait les animaux

sauvages, attrapait les poissons et capturait certains oiseaux au vol ; il ne cultivait pas le sol et ne se livrait à aucune autre occupation que la chasse et la "pêche". Il avait un détestable défaut : "Lorsque approchait le moment où les hommes se disposaient à faire la moisson, il prenait les devants, arrachait et dévorait tout". Non content de cela, "si les gens arrivaient pour le chasser, il les chassait lui-même, saisissant "un homme" et le lançant sur un autre qui mourait sous le choc, jusqu'à ce que les gens terrifiés le laissassent tranquille". (F. 44)

Le "Fettach parle longuement d'Oûdj, de ses moeurs et de la façon dont les gens s'arrangèrent pour se débarrasser de lui. Il s'était mis au service de "Noé" pour l'aider à construire la barque qui sauvera le genre humain du déluge.

Noé lui donna, pour son repas, un morceau de pain.

" Oûdj ", son bâton à la main et en menaçant "Noé ", "regarda le pain avec dédain et le lança dans sa bouche, "mais il ne put la refermer sur le pain", alors il reprit celui-ci, se mit à le manger par "petites bouchées et finit par être rassasié", bien que le morceau de pain parut être demeuré tel qu'il était et n'avoir pas diminué. " Oûdj, s'écria : "Loué soit Dieu, le maître des mondes, me voilà rassasié aujourd'hui, alors que je ne l'avais jamais été auparavant". ( F. 45)

Après cette constatation heureuse, le Prophète "Noé" dit au géant :  
" Tu seras rassasié encore une autre fois".

Cette prophétie de Noé se réalisa lorsque le "Déluge" arriva. "En effet, lorsque le déluge arriva, Oûdj, sur le point d'être submergé par les eaux, monta sur une montagne et s'y assit : les poissons venaient à lui, il

les prenait, les faisait rôtir aux rayons du soleil, puis les mangeait ensuite jusqu'à ce qu'il "fût rassasié". L'eau menaçant de le noyer, il se mit debout ; l'eau monta jusqu'à sa poitrine mais ne dépassa pas ce niveau, puis enfin elle commença à décroître".

D'après cette légende, "Oûdj", sur sa montagne n'était pas au moment du déluge dans la barque de Noé. Il ne fut pas, non plus, submergé par ses eaux.

Ce personnage fut l'ancêtre à l'origine de plusieurs races africaines.

Quand le sommeil le terrassait, il dormait pendant "un/an". Le Fettach écrit :

"Une fois que son sommeil d'un an l'avait pris dans un endroit désert, quelques femmes esclaves du prophète Noé l'y trouvèrent endormi et passèrent près de ses jambes en allant chercher du bois".

Après le passage des femmes qui étaient au nombre de cinq toutes filles de Siri :

- 1 - la plus âgée, "Mâssi",
- 2 - "Soura ",
- 3 - " Kâtou "
- 4 - " Diâra",
- 5 - " Sabata",

" Oûdj " eut une perte séminale". Son "sperme" coulait comme un torrent. A leur retour, les femmes le prirent pour "de l'eau et s'y plongèrent. Toutes devinrent enceintes du sperme d'Oûdj".

" Lorsqu'arriva l'époque de leur délivrance, chacune de ces femmes accoucha de deux jumeaux "un garçon et une fille".

I. - Mâssi eut :

" Dienké "  
et  
" Meibounoun ",

2. - " Soûra " eut :

" Bôbô "  
et  
" Siri ",

3. - " Kâtou " eut :

" Tombô "  
et  
" Hoûbo ",

4 - " Diara " eut :

" Kourouankoï "  
et  
" Sâra " ,

5 - " Sabata " eut :

" Sorko "  
et  
" Nâra "

" Lorsque ces enfants furent grands, Noé les autorisa à partir avec leurs mères et à aller s'établir à proximité du fleuve (le Niger ) pour se livrer à la pêche, une partie du poisson qu'ils captureraient devant servir à leur propre nourriture et l'autre devant être portée par eux à Noé. Ils vécurent de cette façon jusqu'à ce qu'ils eussent atteints l'âge du mariage ":

- 1 - " Dienké " épousa "Siri"
- 2 - " Bôbô " épousa " Meibounoun "
- 3 - " Kourounkoï " épousa " Hoûbo"
- 4 - " Tombo" épousa " Nâra"
- 5 - " Sorko " épousa " Sâra".

Ainsi, Dienké, Bobo, Kourounkoï, Tombô, et Sorko, dans l'ordre indiqué, furent à l'origine des tribus :

- 1 - des "Dienké ",
- 2 - des "Bôbô ",
- 3 - des "Kourounkoï",
- 4 - des "Korgoï"
- 5 - des "Sorko".

(F. 45-46)

Cette situation était, d'après le Fettach, "celle qui prévalait à l'époque du prophète Noé ".

Après la mort de ce prophète, ces tribus, pour échapper au servage se séparèrent les " unes des autres et se dispersèrent":

- 1- Tombô et Bôbô gagnèrent la brousse avec leurs enfants,
- 2 - Dienké, Kourounkoï et Sorko "pénétrèrent à l'intérieur de l'une des îles formées par le fleuve et s'y multiplièrent grâce à une nombreuse progéniture ".

D'autres hommes vinrent, s'installer auprès d'eux.

Ceux-ci prévinrent l'un des rois des Béni - Israël de leur présence à l'endroit indiqué plus haut ". Ce roi des Béni-Israël réduisit à l'esclavage les enfants de Sorko plus stupide que ses frères qui réussirent à lui faire accepter que seuls lui et ses enfants étaient la propriété de Noé.



Le D mir-raconta à l'Askia El-Hadj Mohammed l'histoire de l'origine des Berbères.

A ce sujet, voici ce qu'il apprit de son maître Chamharouch :  
"un Roi de Perse ", Quartoum ben D rim" avait imposé à l'un de ses gouverneurs de province une redevance réelle consistant en cinq cents jeunes esclaves non encore d flor es. Une certaine année, il envoya son messager "Selm n ben Assif" percevoir ce tribut ;

Selm n prit livraison des jeunes esclaves et les emmena ; comme il approchait de la capitale du roi et qu'il était arrivé à environ dix journées de marche de cette ville, il passa la nuit avec elles dans un lieu appelé "Koursa". Le lendemain matin, il s'aperçut que toutes les filles avaient été d flor es.

Redoutant pour lui-même les conséquences de cet incident, Selm n expédia au roi un message pour expliquer ce qu'avait permis la toute puissance de Dieu. Le roi lui fit donner l'ordre de laisser les femmes à cet endroit jusqu'à ce qu'elles eussent accouché, et Selm n se conforma à cet ordre. Lorsqu'arriva le moment de leur délivrance, elles accouch rent de garçons qui avaient la nature des génies, sauf que leur aspect extérieur était l'aspect des enfants d'Adam ".

Quand ils furent grands le Roi de Perse donna un cheval à chacun d'eux, "  chaque homme" : Alors, ils firent des expéditions et "ramassaient le butin pour le Roi".

Après la mort du Roi de Perse, ils "s'enfuirent vers les pays occidentaux et devinrent les sujets du "Kayamaga Yahya ben M ris". ( F. 48 )

Telle est, d'après le D mir, l'origine des Berbères où se reflète celle probable des Touareg, dont "les Songhay disent qu'ils descendent des génies".

Ainsi, le D mir nous renseigne sur :

- 1 - Les Ouakoré,
- 2 - Les Songhay,
- 3 - Les Ouangara
- 4 -- No ,
- 5 - sur le géant Oudj,
- 6 - sur les Dienké
- 7 - les B b ,
- 8 - les Kourounkoï,
- 9 - les Korgo 
- 10 - les Sorko.

Le personnage, de l'ordre des génies nous apprend que d'autres races vinrent s'installer dans une ile du Niger à côté des Sorko, des Dienké et des Kourounkoï.

Il nous dit également l'arrivée à cet endroit d'un roi des Beni Israël qui exigea des insulaires des droit qui lui viendraient du prophète No  maître, des cinq esclaves femmes à l'orige de ces insulaires.

La légende part toujours de réalités initiales qui s'estompent ou s'adaptent aux tempéraments des peuples, aux circonstances de l'histoire ; elle renferme des séquences du passé - sinon- des étapes submergées par le temps, où ce qui s'était produit au Moyen -Orient ou en Egypte se reporte au Soudan peuplé de groupes dont le "D mir ben Ya'québ nous a tracé l'histoire des origines étonnantes.

Ma tentative a consisté à présenter le Tarikh El-Fettach dans un autre ordre qui en facilite, sur le plan historique, la "Compréhension" et la "lecture".

VIII.

FETTACH ET TRADITIONS AU DANDI

Le Fettach écrit : " Ce qui suit est la biographie du prince des Croyants, du sultan des musulmans, de "l'Askia Abou-Abdallah Mohammed ben Aboubacar ". Ce dernier, père de l'Askia a pour surnom : Arloûm. Il appartenait au clan des "Silla qui est "dit-on", originaire du Toro". Si son origine Torodo peut souffrir le doute, l'appartenance du père de l'empereur au clan soninké des Silla paraît certain. Sur ce plan , "les traditions Songhayes renforcent ce qui vient d'être dit. On constate que ces traditions sont conservées et enseignées en Soninké à notre temps encore. De même, tous les griots de famille, dans le Dandi, parlent entre eux le Soninké. C'est dans cette langue qu'ils saluent les princes descendants des Askia du titre de Tounka".

Dans le Dandi, ces griots sont désignés sous le nom de "Ouakarey, nom d'un clan soninké. Il y a également, dans les régions de Dargol, de Téra et du Gorouol, des Songhay qui rattachent leur origine aux "Ouakarey" ou "Ouakaré" ou sarakollé. Si ces Songhays ont perdu l'usage du Soninké, ils ne se réclament pas moins de leur race.

Ici, la tradition, vivante, confirme le "fait historique réel. Cependant elle ne fait pas mention du père de l'Askia tel que le Fettach le présente. Il en donne une légende qui en fait un génie et non un homme.

Pour elle, le père du grand empereur était ce "génie" et seule était humaine sa mère Kassay, soeur de Sonni Ali-Ber, en tout cas de Chi, Songhantché.

Le patriarcat Songhay donne le nom de frères et de soeurs à tous les enfants issus de frères de même père.

Quoi qu'il en soit, la tradition s'accorde avec l'histoire au sujet " du nom de la mère de l'Askia Mohammed " Kassay. Askia, légendaire, dans le Dandi est connu, surtout, sous le nom de Mamar .

Sonni Ali Ber un jour consulta ses devins. Ceux-ci lui apprirent que sa sœur "Kassay" enfantera d'un garçon qui, en mettant fin à ses jours, lui ravirera le pouvoir. Sonni ordonna de tuer tous les enfants mâles de sa sœur. Mais, un génie vint trouver Kassay et eut des relations avec elle. Des mois plus tard, elle accoucha d'un garçon au cours d'une nuit en même temps que son esclave Bargou accouchait, de son côté d'une fille. Les deux femmes échangèrent leurs enfants.

Quand le Balama (ministre de la cour de Chi) vint s'enquérir des nouvelles de Kassay, il trouva entre les mains de celle-ci une fille et non un garçon. Ce dernier, nourrit du lait de l'esclave Bargou, grandit auprès de sa mère adoptive. Mais l'enfant n'était pas sans histoire. Doué d'une force herculéenne, il n'avait pour de rien. A deux ans, il rompait les os des veaux, il domptait les chevaux les plus fougueux et coulait les pirogues des Sorko dans le Niger. Il était, dans Gao, partout et il y brisait tout ce qu'il rencontrait. Toute la ville épouvantée par le fils de l'esclave Bargou de "Kassay" se plaignait de ses sévices et de ses exactions à Sonni Ali Ber qui comprit, très vite, qu'un tel garçon ne saurait être le fils d'une esclave, mais de sa sœur. Il ordonna la mise à mort du garçon.

Mais quand le Balama vint le chercher, le fils de l'esclave avait disparu dans le mystère le plus complet alors qu'à son arrivée, l'envoyé de Sonni Ali Ber l'entendait converser avec Kassay, sa véritable mère.

Quand le petit Mâmar fut en danger de mort, le génie son père, volant à son secours, le prit et s'en alla avec lui par la puissance de sa magie. Le génie installa, près de lui son fils dans l'Ile de Gao, celle de Kangaga où, plus tard, Mohammed Askia détrôné par son fils "Moussa Zará-Izé" (I), sera relégué par son neveu "Mohammed Bounkan Kiria", (fils de son frère "Omar Konrdiago") qui autemps de Sonni Ali Ber, naquit avec des dents.

Dans son île, le jeune Mâmar fut initié aux choses de l'Islam, à l'organisation de l'Etat musulman et aux manèges des armes.

Quand le temps viendra, il tuera Sonni Ali Ber et il le remplacera.

Quand, enfin, le temps arriva, un jour de fête, Monté sur un cheval blanc et accompagné des cavaliers également montés sur des chevaux blancs et habillés comme lui de blanc, il fonça au pas rapide de son coursier sur la place où se tenait la prière. Il se dirigea sur Sonni Ali Ber et lui trancha la tête. Il vascula son corps par terre et s'assit à sa place sur le trône du Songhoy. A la réaction des gardes de l'empereur, Kassay dit : " Celui qui vient de tuer mon frère est mon fils. Il s'appelle Mohammed. Il n'est pas le fils de mon esclave Bargou, il est le mien. Vous avez tous étaient témoins de mes souffrances, du long calvaire au cours duquel tous mes enfants mâles furent mis à mort par mon frère. Par la grâce de Dieu, celui-là fut épargné. Par un juste retour des choses, venant le meurtre de ses frères, il vient devant vous de tuer " son oncle maternel". Il n'a tué que ce qui lui appartient. Pour cela, il est de son droit de le remplacer sur le trône du Songhoy.

(I) Effectivement, l'Askia, El-Hadj Mohammed fut détrôné par son propre fils, le "Kanfari" Moussa quand celui-ci fut convaincu que son père était atteint de décadence.

(J'ai tiré de cette légende une pièce de théâtre intitulé " Sonni Ali Ber ou le Destin".)

Il s'agit là, sans doute, du régime du matriarcat, encore, en cours dans le Songhaï. Dans le Katouka (Daoura actuel) les Songhays nommaient des Reines qui portaient le titre de "Tountoun", ou "Tountouma" conservé par la chefferie de la province de Kantché (Zinder, Niger).

Le griot de cette province m'a affirmé que Tountouma était une femme qui venait de l'Ouest, probablement de l'Aïr où les Songhays avaient vécu avec les Gobirawa, les Touareg et les Berbères.

Au XIX<sup>ème</sup> siècle, peu de temps avant l'arrivée des Français, la ville de "Larba" (Dargol, Téra) était commandée par une femme, Sané Kollé.

Quand le Fouta (Bandiagara) attaqua la ville, elle l'a combattu les armes à la main. De "canton de Kokoro (Téra) était commandé par une femme " Adama" qui en avait remplacé une, "Kodio".

C'est donc dans le cadre de telles traditions que la légende tente de justifier la prise du pouvoir par Mamar. La mort de Sonni Ali Ber, si l'on se réfère à l'histoire et à la coutume Songhay", n'était pas une mort réelle", une mort physique", mais celle de son pouvoir traditionnel révolu, la mort du matriarcat ancien au temps de Sonni Ali Ber, qui était encore actif comme il continue de l'être dans certains cultes qui n'y ont pas renoncé.

L'on doit remarquer aussi, et le Fettach le souligne, que les choses aux quelles Sonni Ali Ber tenait le plus étaient les fétiches.



royaux qu'il avait hérités de sa mère, dont le nom est tenu secret par les Songhantchés. La légende, à coup sûr, indique une "mort", celle de l'ordre ancien. Elle symbolise une extinction", celle de la dynastie des Sonni.

Au moment de sa révolution musulmane, entouré d'Oulémas, d'étrangers et d'une armée de rencontre, Askia se trouvait séparé du Songhay traditionnel, devant un certain vide national. La loi islamique qui l'animait n'était pas suffisante aux yeux des Songhay pour que ceux-ci renouassent à l'islam traditionnel. Ce que voulait apporter "Mâmar" était en opposition flagrante avec cet islam ancien introduit dans le Songhaï entre "1009" et "1010" de l'ère chrétienne par les "Za". Sa position n'était pas consistante pour s'imposer" dans tout le vaste empire qu'il venait d'hériter de "Chi Baro". Dès lors, la Coutume ne pouvait pas lui être d'un grand secours, car ce qu'il apportait était une révolution et une révolution islamique qui n'exigeait pas seulement "une fois à toute épreuve, " mais aussi, la connaissance complète de la science islamique, celle de son ordre économique, social, politique et religieux, celle pratique de sa conception de l'homme, de la vie et de l'Etat. Détaché du paganisme songhay Mâmar comprit qu'il ne lui restait plus que "le support" de l'islam pour s'imposer au monde musulman et au Soudan. Pour affermir plutôt, pour légitimer sa dynastie et son pouvoir, il décida de faire le pèlerinage de la Mecque dès que le calme dans l'empire lui permit de l'accomplir.

Askia était le contraire de Sonni Ali Ber. Alors que celui-ci était l'arbitre des spiritualités, Mohammed, lui, était partisan, un réformateur, "le prince des croyants". Il incarnait d'après les Oulémas de Tombouctou, les qualités les plus sûres de "l'imam" parfait. Concernant

Celles-ci, voici un témoignage du Fettach : "On ne saurait énumérer ses vertus ses qualités telles que son excellente politique, sa bienveillance à l'égard de ses sujets et sa sollicitude envers les pauvres. On ne saurait trouver son pareil ni parmi ceux qui l'ont précédé, ni parmi ceux qui sont venus après lui. Il avait une vive affection pour les Ulémas, les saints personnages et les Talebs.

Il faisait de nombreuses aumônes et accomplissait, outre les devoirs prescrits, des actes de dévotions surérogatoires. C'était un homme des plus intelligents et des plus avisés. Plein d'égard pour les Ulémas, il leur distribuait généreusement des esclaves et des richesses pour assurer les intérêts des musulmans et les aider dans leur soumission à Dieu et dans la pratique du Culte, " Il fit disparaître tout ce que les Chi avaient introduit en fait d'innovations blâmables, d'iniquités et de cruautés sangui-  
naires. Il affranchit de l'esclavage tous ceux qui pouvaient faire valoir leurs droits à la liberté et rendit à leurs propriétaires tous les biens dont les " Chi " avaient spolié ceux-ci. Il restaura la religion en instituant des Cadis et des imâms : que Dieu le recompense de son Zèle au nom de l'islamisme !

C'est ainsi qu'il nomma un Cadi à Tombouctou, un Cadi dans la ville de Dienné, et un Cadi dans chaque ville de son territoire qui en était un, depuis le Kanta jusqu'au Sibiridougou". ( F. II5 )

Au cours d'une campagne Askia s'arrêta à Kabara. Quittant ses troupes, il monta sur son cheval "précédé de son serviteur" Ali Foulan" qui portait son sabre". Arrivé à l'endroit où les gens de Tombouctou faisaient la prière aux jours de fête, il envoya Ali Foulan chercher" le Cadi Mohammed ben Omar auquel il était opposé pour une question d'impôt que celui ne voulut pas le laisser percevoir dans la ville de Tombouctou.

Mieux, le Cadi, sans menagement, avait fait chasser les envoyés de l'Askia qui retournèrent bredouille auprès de leur maître. A la suite de cette histoire, la conversation suivante qui s'engagea entre les deux hommes fut d'une grande hauteur de vue et d'une grande finesse d'esprit où l'Empereur ne le ceda, en rien, au savant dont la simplicité et la tranquille assurance finirent par désarmer le Souverain.

La conclusion de cet entretien marque la " Foi " qu'Askia avait en l'islam, en ses hommes et en sa parole donnée. Voici la fin de l'entretien :

" Askia parlant au Cadi dit : " Pourquoi, lorsque j'envoie des messagers exécuter mes instructions, les repousses-tu, les frappes-tu ? Pourquoi ordonnes-tu de les chasser de la ville ? En quoi cela te regarde-t-il - et pourquoi agis-tu ainsi " ?

Le Cadi répondit : "As-tu oublié ou fais-tu d'oublier le jour où tu es venu me trouver chez moi et où tu m'as pris le pied et par mes vêtements en me disant : "Je viens me placer sous ta protection et te confier ma personne pour que tu m'épargnes le feu de l'enfer ; aide moi et tiens-moi par la main pour que je ne tombe pas dans le feu de l'enfer ; Je me confie à toi. " Telle est la cause qui m'a fait chasser tes envoyés et rejeter tes ordres".

Se souvenant de ce qu'il avait dit, Askia s'écria : "Par Dieu, je l'ai oublié, mais maintenant cela me revient à la mémoire et tu as raison.

Par Dieu, tu mérites d'être récompensé, car tu as empêché un malheur. Que Dieu te maintienne comme une barrière entre les feux de l'enfer et moi !

J'avais irrité le Tout-Puissant mais je lui en demande pardon et je reviens à lui. Aujourd'hui comme hier, je me confie à toi et m'attache à toi. Conserve ta situation, que Dieu te la maintienne, et protège-moi toujours.  
(F. II5 - II7).

L'Askia s'était chargé de tout le poids de la foi islamique. Il suivait, les conseils des sages musulmans sur son devoir de Souverain et sur les droits reconnus par l'Islam à ses sujets. Il renonça à la tradition Songhaye, qui sans doute, meurtrit ce peuple. Askia en était conscient. Il semble, en direction des Songhay traditionnalistes, que c'est la raison qui le poussa à confier la direction la province du Dandi à Chi Barou. C'est, aussi, le point de vue des historiens du Haoussa.

Pour ce qui concerne l'Empire, sur 24 tribus serves il en libéra 12 pour n'en garder que douze. L'on peut aussi noter, ses libéralités, son extrême générosité à l'égard des Ulémas et des Chérifs dont, particulièrement, Moulai Es-Séqli, le neveu de Moulai El - Abbas, le grand prince de la Mecque.

L'on peut encore remarquer l'attention particulière qu'il portait à "Mohammed Toulé", à "Salih Diawara", à "Mori Haougaro", à Mahmoud Kâti" son ami, aux gens de "Mori Koïra", à toutes les choses qui touchaient la vie des musulmans et le bon déroulement de l'islamisation du Soudan. En cela, il avait rénové - surtout créé un "Etat musulman" pourvu de centres islamiques dynamiques qui donnèrent une forme et un contenu à la réforme musulmane qu'il permit. Il acquit le soutien de tous les musulmans - surtout, des étrangers pour lesquels cette réforme était, effectivement "une nouvelle naissance, une renaissance" que Mohammed Askia sut adapter à la mentalité des peuples Soudanais.

Quand on sait que "Ayar" n'est pas "Ayorou", mais, " Aïr, l'on comprend qu' Askia n'avait pas poursuivi les troupes de Chi Baro dans le Dandi. Il dut donc composer avec ce Chi", ce qui permit de porter ses efforts dans le Sahel et le Sahara. Entre 1500 et 1504, d'après Bachir Alkassoum, à l'aide de son armée forte de six corps, il prit les localités de l'Aïr : Tiguida Tagaït, Tiguida Téçum, et Azélik.

Il écrasa une coalition de "Touareg", de "Berbères" Inoussoufanés" (encore au Niger) et de "Kabyles" (aujourd'hui en Algérie) à "Tamanrasset" (Algérie).

Pour en finir avec Ayorou, je dis qu'il n'y a pas eu un royaume d'Ayorou. Les princes actuels de cette ville, comme ceux du Gorouel (Téra) sont venus du Hombori et ne descendent pas des " Chi", mais d'après leurs traditions, d'Askia par une souche quelque peu incertaine. Il se peut que celle-ci ait pris son origine dans le Hombori dont Mohammed Askia était le gouverneur ou au Tendirma que commandait son frère Amar Komdiago. Ils prétendent descendre d'un certain " Marankan", peut-être "Mar-Kano" ou Mohammed Bonkano Tchiria, fils d'"Amar Komdiago", qui devint Askia.

Les autres Songhays du Dandi (Téra, Dargol, Kokoro, Namaro, Gaya) font partie du groupe Askiaïde " issu des enfants d'Askia Daoud, dans tous les cas, des petits enfants du fondateur de la dynastie des Askia. Tous les Songhays du Sud qui rattachent leur origine à El-Hadj Mohammed Askia, habitent, en ce moment, la rive droite du Niger et quelques îles de ce fleuve. Quant aux descendants des "Chi" , ils vivent le long du Niger après Sansané-Haoussa (Askiaïde), Lossa, Sonna, Tillabéry, Sakoïra, Djamballa, Namarigoungou et le plateau de l'Androurou où est, en ce moment, leur capitale spirituelle " Sangara ". Ces Songhays occupent, surtout la rive gauche du grand Fleuve d'on ils allèrent peupler l'Androurou.

Ils n'ont jamais été réduits par les Touareg. Ils ont gardé leur indépendance jusqu'à l'arrivée des Français.

D'après Béchir Alkassoum, au moment de son départ pour la Mecque Mohammed Askia envoya douze personnalités de toutes les races du Soudan pour espionner le Gobir et probablement, le "Bargou". Cet espionnage dura un an pendant lequel les envoyés de l'Askia évaluèrent les forces de ces deux pays qui se détachèrent, sans doute, de l'empire après la mort de Sonni Ali Ber. Il ne fut pas question du Dandi qui était déjà un pays ami.

D'après le Fettach, "l'Askia Mohammed était au pouvoir depuis deux ans et cinq mois lorsque le neuvième siècle s'acheva. C'est durant la dernière année du siècle qu'il s'empara de "Diâga" ou Dia, une ville du Massina".

Dans cette ville, il prit 500 maçons . Il " en emmena 400 à Gao pour son service personnel, avec tous leurs instruments ; ceux-ci avaient, à cette époque, un chef appelé "Karamogho", quant aux autres maçons, il les donna à son frère "Amar - Komdiago". (F.II8)

Ces événements, une note du Fettach : Les situe vers le 18 Mai 1493 de l'ère chrétienne. (F.II8)

"C'est durant la même année qu'Amar-Komdiago fut investi de la dignité de "Kanfâri" qui n'existent pas auparavant. Le "Kanfari " était le "premier dignitaire de l'empire Songhay. Le frère d'Askia, d'après le Fettach, fut le premier à le porter.(F.II8).

Dans le cours de l'année 902 de l'hégire (9 Septembre 1496 -29 Août 1497) la ville de Kendirma fut bâtie pour servir de capitale à cette province que se choisit le "Kanfâri".

Ce dernier ne finit pas la construction de son palais quand son frère, l'Askia, le rappela auprès de lui, à Gao. Il fut achevé par le Balama Mohammed - Koreï et le Bengafarma Ali- Kindâm-Kangai.

Des l'arrivée du Kanfâri à Gao, Askia Mohammed " l'installa à sa place et lui conféra la lieutenance du royaume. L'Askia ayant fait ses préparatifs "se mit en route pour le pèlerinage au mois de "Safar de l'année 903 (29 Septembre - 27 Octobre 1497).

Nous avons dit, pour ailleurs avec quel faste il fit ce pèlerinage et l'importance de sa suite et des savants illustres qui l'ont accompagné à la Mecque. Nous avons fait mention des Ulémas qu'il a rencontrés au cours de son voyage. Celui-ci fût émaillé d'évènements merveilleux, tenant, à la fois, de la légende et du récit véritable. Ceux-ci marquent, toujours l'âme mystique des Noirs Soudanais, leur attitude devant le mystère de la foi qui fait, pour eux, "se mouvoir les mythes " (F. 118 à 131). Ces pages de la chronique parlent du passage des Juifs dans la région du Tendirma où l'on avait trouvé les puits qu'ils ont laissés. Le Tarckh indique la façon dont ces juifs les construisaient.

Ils étaient au Soudan depuis le temps de "Chi ' Ali qui les avaient tolérés. Ils suivaient, même, dit un manuscrit arabe, Sonni Ali Ber dans ses campagnes, "non comme soldats", mais comme traitants, qui achetaient à l'empereur les captifs qu'il faisait. Ils perdirent ce privilège avec l'avènement d'El-Hadj Mohammed Askia à qui le sultan du Maroc demanda de les exterminer. Askia ne suivit pas le Souverain marocain jusqu'à cette extrémité. Cependant, il interdit formellement de faire du commerce avec les Juifs. Ayant perdu leur "raison sociale", le manuscrit que j'ai cité dit qu'ils partirent vers le pays " Mossi "; Certains d'entre eux se

perdirent parmi les "Boussanga" (Haute Volta) et d'autres parmi les " Kotokoli" du Togo actuel. Ceux qui ne s'arrêtèrent pas en Afrique empruntèrent les routes de l'esclavage pour aller en Europe.

Il y a sur El-Hadj Mohammed Askia des légendes que recourent, souvent, les Chroniques de Tombouctou.

" Quand j'étais petit, mon père m'a raconté la légende suivante sur l'origine de la puissance de "Mamar". Ce dernier, au cours de son pèlerinage alla visiter la tombe du Prophète. Celle-ci était couverte d'une maison pourvue d'une petite "lucarne" pratiquée dans le mur par laquelle les pèlerins introduisaient leur main pour saluer le prophète qui la leur prenait pour répondre le salut qui lui était fait.

Quand ce fut le tour de Mohammed, il tira à lui l'envoyé de Dieu et lui arracha une mèche de cheveux dont il se fit un talisman qui lui donna sa puissance irrésistible".

Il me semble que cette légende est une déformation de ce fait historique que rapporte le Fettach : " Ce prince (Askia), prétend-on, avait appris qu'un habitant de la Mecque possédait quelques cheveux de la tête de l'envoyé de Dieu et que des négociants venaient trouver cet homme avec des monceaux d'or, lui mandant de tremper ces cheveux nobles et bénis dans de l'eau, afin de boire ensuite de cette eau et de s'en servir pour leurs ablutions. Il se rendit lui-même auprès de cet homme et lui demanda de lui montrer ces cheveux ; Comme l'homme les lui exhibait, il se saisit de l'un d'eux, le mit dans sa bouche et l'avalait. Ah ! quel habile manoeuvre et combien profitable ! quelle faveur céleste et combien abondante (F. I32 ).



Le Fettach rapporte ce trait de la foi islamique d'El-Hadj

Mohammed Askia :

" On raconte encore que l'Askia entra dans l'enceinte grillagée qui entoure le tombeau de l'envoyé de Dieu ( Dieu répande sur lui ses bénédictions et lui accorde le salut) et que le Bara-Koï, le Mansa Koûra, qui était entré avec lui, saisit l'une des colonnes de cette noble enceinte et s'écria :

" Askia Mohammed, voici l'envoyé de Dieu (Dieu répande sur lui ses bénédictions et lui accorde le salut !; Voici Aboubekr et Omar (Dieu soit satisfait d'eux !): Je me place sous leur égide sacrée et je vais te demander différentes choses. La première est que tu n'introduises mes filles dans ton palais qu'à titre de femmes légitimes.

- C'est chose entendue, répondit l'Askia; et quelle est la seconde? - C'est reprit le Bara-Koï, que tu t'arrêtes là où je t'arrêterai lorsque tu ordonneras ou interdiras quelque chose. - C'est une affaire entendue; Et quelle est la troisième ? -C'est que tu ne mettes jamais à mort qui conquerra dans ma maison ou se placera sous ma souvegarde.-C'est chose entendue. - Il faut absolument, poursuivit le Bara-koï, que tu prennes un engagement ferme à ce sujet en ce saint lieu et que l'Envoyé de Dieu (Dieu répande sur lui ses bénédictions et accorde le salut) en soit témoin. - C'est chose entendue et le pacte fut ainsi conclu". (F. I33)

Pour la tradition, c'est l'esclave Bargou de Kassaï qui avait nourri askia de son lait. Ce dernier faisait d'Askia le fils de cette " Bargou " et de son pays, le " Bargou " le pays adoptif de l'empereur contre lequel, il ne doit pas, sous peine de défaite cinglante porter la guerre.

La " force du lait, terrible, demeure une force invincible. Aussi, Kassai, prédisant l'avenir pour son fils, lui avait dit : " Tu commanderas au monde entier, sauf le " Bargou " dont le " lait t'a nourri ". Le fils et l'Empereur auraient pu trébucher sur la question, mais le "Khalife " du Soudan ne saurait s'arrêter à cette défense païenne.

Il porta la guerre dans le " Bargou ". (I) Ses troupes y furent défaites et il ne dut lui-même le salut que grâce à la magie de sa mère, Ici, la tradition Songhaye oppose l'islam à la tradition en soulignant la " primauté " de la dernière sur le premier.

Quand on perd tout, la tradition peut encore sauver. C'est ce que Mohammed Askia, le Khalife, apprit à ses dépens. Du temps de cet empereur il y avait une dualité tranchée entre le Dandi et le nord de l'empire Songhay, entre le sud animiste et le nord de l'empire musulman. Ce clivage, encore, subsiste et marque la cassure du peuple Songhay en deux tronçons autour de la chanière que constituent les rapides du Labezenga ".

La légende que j'ai relatée se raconte au Dandi et je crois qu'elle fait écho, suffisamment, à ce passage du Fettach : "On rapporte que, lorsque l'Askia fut cerné par les habitants du " Bergo " qui avaient mis son armée en déroute, il était suivi de ses fils, lesquels étaient au nombre de cent exactement. Les troupes du roi du Bergo les avaient entourés et séparés du reste de l'armée, en sorte qu'il se trouva seul avec ses enfants.

(I) Le Bargou est-il confondu avec la Province peule du Bourgou, au Macina, que ne purent prendre les Troupes d'Askia ?

Descendant alors de cheval, l'Askia fit une prière de deux "rik'a, puis se tournant du côté de la Mecque, il s'écria : O ! mon Dieu je t'implore en souvenir de ce jour où je me suis tenu auprès de la tête de ton envoyé dans son mausolée et où je t'ai demandé de me venir en aide dans toutes les difficultés que j'éprouverais ; je te prie, O mon Dieu, de me secourir ainsi que mes enfants et de nous faire sortir sains et saufs des mains de ces gens". Puis remontant à cheval, il dit à ses enfants : "groupez-vous devant moi, de façon à ce que je vous fasse sortir d'ici. - Nous ne ferons jamais cela, lui répondirent - ils, car nous autres, nous sommes nombreux, et, si quelques-uns de nous meurent, il en restera d'autres, tandis que toi, tu es unique, et, si tu viens à mourir, nous n'aurons plus de père pour te remplacer";

Alors ses enfants le placèrent au milieu d'eux, puis ils fondirent sur l'ennemi, le mirent en déroute et échappèrent tous sains et saufs, sans qu'aucun d'eux fut blessé (I33.4) La grâce de Dieu ne s'était jamais éloignée du Khalife du Soudan.".. Quand Askia eut mis les troupes de Mossi-Koï en déroute, après qu'il les eut décimées, il entra dans la capitale de ce roi. L'empereur Songhay s'arrêta "auprès d'un arbre qui se trouvait en cet endroit et au pied duquel était l'idole des gens du pays ; il fit un geste dans la direction de l'idole " et ce fut le miracle : "aussitôt, grâce à l'intervention divine, l'arbre se souleva hors de terre et tomba sur le sol ". Quand on lui demanda la cause de la chute de l'arbre, il répondit : "par Dieu, je n'ai fait autre chose que prononcer la formule : "il n'y a pas de divinite si ce n'est "Dieu", Mohammed est l'envoyé de "Dieu", sans y ajouter un mot". F. I34

Ici, c'est le point de vue de l'islam qui prévaut qui donne à l'action et au combat du Khalife contre les païens du Mossi adorateurs

d'idôles, leur sens, leur signification profonde.

Après l'expédition victorieuse de l'Askia dans l'Aïr (1500 à 1504 ), l'empereur tourna son regard vers le "Bargou " et le Hawsa.

D'après la tradition, il fit trois voyages dans ces deux directions :

I - Le premier voyage de l'Askia l'amena de Gao :

- à Labezenga,
- dans l'île de Tillabéry où il se maria avec Sane Fario ou Faria, mère de l'Askia Daoud.
- à Sargane,
- Katanga,
- à Ga - Monzon,
- Karma (Bhboye)
- à Kala
- à Goumallé
- à Ouna,
- à Tanda d'où il traversa le Niger pour s'installer à "Ségouna" ( Bénin)

Askia aurait mis neuf mois pour aller de Tillabéry à Ségouna où le Souverain eut fort à faire avec les Baribas.

D'après Diori Binga ( Commerçant à Bouaké), les trois fils de Sonni Bakary, en tout cas d'un Sonni Daouda Si, Souleman Si, et Alamine Si faisaient partie du voyage. C'est au cours de ce dernier que naquit, dit la légende, le fils de "Sané Fario" Daoud auquel on donna ce nom en souvenir de "Daouda Si ". (Histoire des Songhays P. 157-8)

2 - Voici l'itinéraire du deuxième voyage de l'Askia

- Gao,
- Labezanga,
- Saney (N'Dounga)
- Koma (Dallol)
- Tilli,
- Argoungou où il arriva le jour de la naissance de son fils, le Kanta",
- Kantagora,
- Goussacou, d'où il envoya une lettre au Cheikh du Borno Askia, ensuite, entra dans le territoire de cet empire.

3 - L'itinéraire du troisième voyage s'établit comme suit :

- Gao,
- Labezanga,
- Saney (N'Dounga),
- Dioundiou (Gaya)
- Raha (Kebbi - Nigéria)
- Alkalawa, la capitale du "Gobir" ? -

2 - Voici l'itinéraire du deuxième voyage de l'Askia:

- Gao,
  - Labézanga,
  - Saney ( N'Dounga )
  - Koma ( Dallol )
  - Tilli,
  - Argoungou où il arriva le jour de la naissance de son fils, le " Kanta ",
  - Kantagora,
  - Goussaou, d'où il envoya une lettre au Cheikh du Bornou
- Askia, ensuite, entre dans le territoire de cet empire.

3 - L'itinéraire du troisième voyage s'établit comme suit :

- Gao,
- Labenzenga,
- Saney ( N'Dounga ),
- Dioundiou ( Gaya ),
- Raha ( Kebbi-Nigéria ),
- Alkalawa, la capitale du " Gobir " ?

Continuant sa route vers l'Est, Askia alla à : Katsena, Kano, Zaria d'où il se dirigea sur le Bornou (Histoire des Songhay : I60-I.

Une chronique de Tombouctou parle, entre I504 et I508, d'une expédition d'Askia contre le Bargou.

Pour la tradition cette première expédition partie de Gao mit neuf mois pour atteindre Ségouna au Dahomey.

Pour Béchir Alkassoum déjà cité, le voyage commença en "I504" et se termina en "I509".

L'auteur en donna l'itinéraire suivant :

- 1 - Gao ( Mali ) ,
- 2 - Namari (entre Namari - Goungou, et Diamballa : Tillabéry : Niger),
- 3 - Gounou-Bangou ( Niamey - Niger )

- 4 - Saney (dans l'île actuel de N'Dourga).
- 5 - Mindji" (Kouré, Niger).
- 6 - "Tanda (Gaya, Niger)

Au cours de cette expédition, Askia disposait de trois corps d'armée ; il les plaça : la première le long du fleuve ", la seconde contre Niki" ( cette ville pouvant être, aussi le " Niki de Dosso au Niger).

la troisième contre la ville de " Djougou " ( Benin).

(I) Ces localités ou leurs sites existent encore.

Beaucoup de traditionalistes pensent que c'est à "Niki" de Dosso ou de Dahomey qu'Askia et ses fils furent encerclés par les Bariba.

Pour Béchir Alkassoum, Djougou, ayant accepté l'islam, l'empereur n'y mena aucun combat. Il y entre en ami. D'après cet auteur Arabe, c'est du Bargou qu'Askia partit pour faire la conquête de "Kebbi" et du Gobir où il laissa deux savants : Alfa Daouda, et Alfa Djibril ( un métis de Songhay et de Berbère).

Ce fut ces deux savants de Gao qui auraient créé les premières écoles arabes dans le Gobir, qui connut une culture musulmane avancée, au dire même des auteurs peuls ou Tɔrobés de Sokoto. Un voyage d'Askia le conduisit au Katséna où Léon l'Africain le trouva en 1513.

L'empereur reprima une révolte Touareg dans l'Aïr en 1515. En 1517 l'empereur Songhay se brouilla avec son protégé, le Kanta de Kebbi (Nigéria) qui profita de la querelle pour s'affranchir du joug Songhay.

Sur les rapports entre Askia Mohammed et le Kanta, j'ai relevé deux légendes l'une Haoussa et l'autre Songhay qui font du "Kanta" le fils " du Souverain de Gao. Pour les Haoussa, le Kanta est "Diyan Askia ", "le fils d'Askia".

A " Karma " (Niamey) on peut vous montrer une vaste aire ("Kanta gangani") où serait mort un "Kanta" qui allait rendre visite "à son père dans la capitale Songhaye".

Concernant l'expédition victorieuse (19 Août 1498 - 7 Août 1498 qu'Askia fit contre le Souverain du Mossi, il existe une légende qui tente d'en expliquer la raison. Voici cette légende : "Les Mossis vivaient dans les régions du Labezenga. Askia qui eut besoin de riz leur demande de lui fournir. Ceux-ci répondirent à son envoyé : "Mo si ", c'est à dire, " il n'y a pas de riz". Irrité par cette fin de non recevoir , Askia ordonna à ses troupes de chasser les Mossis. Celles-ci les poursuivirent loin à l'intérieur des terres. Quand l'armée Songhaye eut cessé sa poursuite, les Mossis dirent, en Songhay, "Sonhon ya ir ka nakan mo si", c'est à dire: "maintenant, enfin, nous sommes arrivés là où il n'y a pas de riz". Aux " mo si " , c'est à dire, aux fuyards, on donna le nom de "Mossi" : " il n'y a pas de riz" !

L'on peut remarquer que les Mossis n'ont pas parlé le "moré", leur langue, mais le Songhay. La réalité de cette légende ne doit pas être recherchée ni à l'époque des "Chi", ni à celle des Askia, , mais à celle des " Za " ou " Dia " dont, sous le nom de "Aliaman" se réclament les "Mossis " qui disent que leurs ancêtres avant d'atteindre leurs pays actuels avaient traversé ceux des Zarmas ou plutôt, pour se conformer à l'histoire, les pays Songhays. Tauxier, dans " Le Noir du Yatenga", mentionne des monographies du pays mossi dans lesquelles les Mossis affirment leur appartenance aux liaman", donc aux " Za " ou "Dia" ou Dioua".



Des auteurs du Haoussa prétendent que trois migrations Songhayes se perdirent dans le Mossi, particulièrement dans le " Yatenga " qui fut attaqué par les Songhays dès l'époque des "Za ".

L'un d'eux déjà, le Dioua ou " Za-Baraï " entreprit une campagne de trois mois contre le " Roi des Mossi " dont il anéantit l'armée.

Après, ce fut " Si -Abai " qui saccagea le "Yatenga " où se seraient réfugiées plusieurs migrations Songhayes. L'on connaît comment Sonni Ali", puis Askia et le fils de ce dernier, Askia Daoud s'étaient acharnés contre les Mossis. Ceux-ci, comme les " Gourmas", en souvenir d'un passé douloureux, le bon gré ("les souverains") ne traversent jamais le Fleuve Niger.

A l'appui de l'histoire et des légendes, on observe, encore, de notre temps, de nombreux Songhay ou "Maransé " dans les pays mossi, surtout dans le " Yatenga ".

Ces " Maransé " n'ont pas renoncé à leur langue qui est aussi, celle secrète des circoncis dans le "Mossi" et dans le " Gourma".

Les traditions orales de ces deux pays peuvent apporter beaucoup à la connaissance des peuples Mossi et Gourma et sur les rapports "éthniques" ou de voisinage, qu'ils eurent, dans le passé, avec les " Songhays " et les " Boussanga". Ceux-ci avaient devancé les Mossi dans le Dallol Bosso", à " Diamaré" qui était aussi la capitale des Mossi après " Rozi".

L'histoire des Songhayes ne se comprend qu'à la lumière des traditions orales ou écrites des " Haoussas", des Mossis, des " Gourmas" et des "Boussangas", dont le souvenir du passage dans le Dallol est demeuré vivant. Je pense, aussi, qu'on peut trouver chez les "lettrés Touareg" des manuscrits sur les "Songhays".

Une enquête doit être faite auprès des Noirs qui habitent le Sahara et dont les forts groupements, jusqu'à "Tamarasset" parlent Songhay, également en usage chez les " Igdaïen" du Niger, à "Ingall" (Niger) et chez "Daoussag" du Mali. Certains ont cru que dans l'Aïr et le Sahara, les Songhays tireraient leur origine des garnisseurs de ce peuple chargés d'assurer la sécurité sur la route de l'Est en direction de l'Egypte.

Les traditions de la région " d'Ingall " démentent cette assertion. Pour elles, au passage d'Askia pour son pèlerinage à la Mecque, les " Sonniguidda", des Songhays, habitaient déjà les montagnes de l'Aïr. Quand le neveu de " Tin-Henane " (la reine des Touaregs) arriva à "Assodé", il y avait trouvé les Songhays. Le nom même de cette ville, d'après " Aoudar", est Songhay et signifie " Assou-dey" ou le puits d'Assou". Dans l'Aïr, bien de villes ont été bâties par les Songhays, les Gobirs et les Zarmas.

Les événements qui ont présidé à ces faits historiques s'étaient sans doute, produits bien avant l'ère chrétienne. Ils étaient actifs au temps de l'Empire du Ghana dont les Berbères du Sahara avaient accepté la suzeraineté. Remontant à une époque très lointaine, ils furent reportés sur des personnages historiques plus récents, sur la personne d'El-Hadj Askia Mohammed, sur les légendes qui animaient sa longue histoire. Il y a des Mossis qui prétendent descendre du grand Empereur, alors qu'une telle parenté ne peut être concevable qu'entre eux et les "Za " , sur tout quand les traditions des Mossis les rattachent aux " Aliaman ".

Alors que l'emblème des "Chi ou Sonni" ou "Sonianké" est le "vautour", le "pouvoir des Askia était figuré par le "Din-Touri" (le "ti-son éteint" du premier feu allumé dans le pays, le sabre de l'is-... donné à Mohamed Askia à la Mecque lors de son pèlerinage, à l'occasion de sa désignation comme Khalife du Soudan). Ce sabre, d'après le Fettach a été emporté par Askia Ishaq II, si, tant soit peu, le "sabre qu'il refusa de rendre n'était pas le sien propre. (F. 274-5).

Askia était une "Foi" ardente engagée dans une action dynamique dont se tissa l'histoire du Soudan de son époque.

C'est sous cet angle qu'il convient de situer les rencontres de cet Empereur avec les savant musulmans du Soudan et du Magrheb, avec Moulai El-Abbas et son neveu Moulai Es-Séqli qui eut recours à la magie pour lui expliquer l'origine des races Soudanaises, les miracles qu'on attribue à lui-même ou aux saints personnages qui l'entouraient, sa mansuétude à l'égard de ces saints, sa générosité envers eux, sa peur, du feu de l'enfer et sa quête constante de la "Baraka" du Prophète, de la grâce de Dieu pour laquelle intercédèrent, les sages musulmans de son empire, particulièrement ceux de la ville de Tombouctou.

Le devoir pour le grand empereur, c'était d'abord, sa "foi", à chaque instant, pure dans la voie du droit musulman éclairée par la vérité et la justice.

Dans ce domaine Askia était le "Medium" d'une situation dont il sut incarner au plus haut point, la "synthèse positive.

C'était dans les détails qu'il s'adressait aux Oulémas, conditionnés pour lui dire toute la vérité "islamique". Même quand il commettait des actes repréhensibles; c'était dans la croyance claire qu'il agissait dans l'intérêt de l'islam. J'ai trouvé auprès de mon ami l'Iman Marhaba, mufti de Bobo un "burnous rouge" qui a été offert à Askia par "Es-Soyouti. L'Iman m'apprit que ce savant avait donné à Askia " 12 burnous" dont six noirs et six rouges". Un jour que l'on célébrait la fête de la naissance du Prophète, un homme ne voulut pas honorer cette fête de sa présence. Askia l'ayant su, alla chez-lui et l'égorgea. Son sang gicla sur plusieurs parties du burnous, qui porte des trous à ces endroits. Un ancêtre de l'iman parvint à calmer le courroux du prince. Par reconnaissance, il lui offrit le burnous teint du sang de "l'infidèle".

Passant de main en main, de Gao, le burnous en un moment donné était à " Kong". Aujourd'hui, il est à Bobo, entre les mains de mon ami", l'Iman Marhaba qui en est le dépositaire actuel (I).

Il y a des moments où la tradition recoupe la vérité historique. Dans ce domaine on peut rapprocher le troisième voyage de l'Askia de ce passage du Tarikh El Fettach : " en l'année 1514.

Du Tarikh El-Fettach: " En l'année 919 (9 Mars 1513 - 25 Février 1514) l'Askia fit une expédition contre le "Katséna". Ce qui vient être dit coïncide avec l'information "Leon l'Africain" qui rencontra cet empereur dans cette ville en 1513. Ce voyageur fait mention de l'intervention des troupes de l'Askia pour chasser celles du Bornou de la ville de " Gangara " située entre Zari et Kano au cours d'un voyage, Askia, poursuivant les troupes de ce pays, est entre au Bornou.

(I) J'ai eu le privilège de voir ce burnous, que mon ami m'a apporté à Niamey, il existe une photo de ce burnous dans les documents que je détiens.

Maints propos ou actes attribués à Askia dans sa biographie dénotent chez lui la prédominance de la foi sur le reste, car Askia ne comprenait pas l'Arabe. De sa religion il ne connaissait que le dogme essentiel, la pratique correcte de la prière ( à laquelle il se livrait pendant toute la deuxième moitié de la nuit(F. II4-II54. ).

Ici, j'ai essayé de rapprocher l'histoire écrite et la tradition orale.

La première, chez les auteurs musulmans, de Tombouctou , est émaillée de légendes, de mystères, de miracles qui, tous mettent en jeu le pouvoir de la foi islamique. La seconde attribue la puissance de l'Empereur à la mystique qui rapproche l'adepte de son Dieu. C'est, surtout, sous cet angle que les Songhays traditionalistes voient Askia et content sa légende dans le Dandi.

Mais celle-ci est celle de ce dernier pays. Un travail semblable, par rapport aux Tarikhs doit être fait au nord d'après les traditions des Songhays de cette région de l'ancien empire, dans l'ancien Tendirma, à " Arham " ( Mali ), par exemple.

Après sa victoire sur Sonni Bakary, Askia hérita des sept tambours des " Chi ". Il en remit un au fils du vaincu, " Chi Alamine " disant " Ni toko", c'est à dire, en Songhay, " tu es tombé sur tes fesses", ce qui veut dire, tu es réduit, ton pouvoir est réduit.

Le Tambour de guerre " d'Alamine Chi" est taillé dans le tronc de l'arbre " Tokey", dans l'Andiourou" un culte était voué à cet arbre qui

se serait transplanté de "Wanzarba" (Téra) d'où, par la voie aérienne, il vint s'implanter dans l'"Andiourou".

Des Zarmas qui sont désignés par des noms d'arbre :

- 1 - "Bossey" (groupe) qui est le nom du tamarinier. Les Bossey seraient les Boussangas.
- 2 - "Namari" (région de Kouré, Niamey) nom du *Mohania Rufescens*.
- 3 - "Kogori" (les Zarma des régions de "N'Dounga", de "Saga", de "Liboré" et de "Goudel"), la graine de baobab.

Les légendes ne séparent pas Askia de l'ensemble Songhay, elles l'y ramènent de telle façon qu'au Dandi, "Mâmar Askia est au centre de tout et tout se justifie en lui. Il ne voulait de pouvoir que celui basé sur l'islam et sa vérité. C'est parce que ses descendants s'étaient écartés de la justice du Coran qu'ils furent frappés par la décadence qui permit, aux Marocains de franchir le Sahara pour venir les battre et les occuper chez eux.

Dans cette circonstance pénible c'est le Dandi des Chi qui anima la "résistance, sauva l'empire de Gao de l'occupation marocaine". Le Dandi indépendant fut la "revanche", sans mélange de Sonni Ali Ber. Ce fut, à la fois, un retour à l'ancien et, pure, à la "tradition" dont la pesée empêcha le Maroc d'avancer. Le Dandi, par son action dynamique assura aux peuples Soudanais, mêmes balkanisés, une certaine indépendance vis à vis des Marocains, ce qui permettra, plus tard, aux "Peuls" et aux "Bambaras" de repartir sur d'autres bases musulmanes ou païennes".

Le Dandi éloigné du foyer ardent de l'islam qu'était Tombouctou bien qu'Askiaïde, revint à Sonni Ali Ber, au "paganisme" Songhay à cause duquel au XIX<sup>e</sup> siècle "les Peuls de Sokoto vinrent leur livrer la guerre."

Sainte sous la conduite de Halilou Abdoulaye Dan Fodio. Elle se fit sentir jusque dans la région de Téra qui dût accepter, au moins l'influence islamique du Gandou ( royaume d'Abdoulaye Dan Fodio, frère d'Ousman Dan Fodio.)

Le prétexte de cette guerre était basé sur le fait que les Songhay de Dargol adoraient une "statuette en or" dont je connaissais l'existence par une légende que m'avait racontée mon père. Avant le Dargol, la statuette était à " Fonéko" où elle représentait le "pouvoir des Songhay". Le prince de cette ville maria une de ses filles à Dargol.

Il envoya la " statuette" à son gendre pour l'aider à renforcer son pouvoir <sup>et</sup> étendre son état". Au moment de l'attaque de Dargol par Halilou Abdoulaye la statuette était avec un prince de cette ville, N'tama Dounkou" que l'envahisseur ne parvint pas à capturer. Depuis, la statuette passa d'un roi à un autre. Elle existe à notre temps à Dargol où "je pus en prendre plusieurs photos, publiées dans " Enquête sur les fondements et la Genèse de l'unité Africaine.

Pour les Songhays du sud parmi lesquels se trouvent ses nombreux descendants, El Hadj Askia Mohammed est, surtout, Mâmar Kassay, c'est à dire Mâmar le fils de "Kassay" que les griots appellent, aussi du nom de " Mâmar Skia", ce dernier mdt" Sikia" signifiant : (( Askia)).

Après leur victoire sur les Marocains en 1640, les descendants d'Askia ont établi leur capitale dans une ville près des Namaro à laquelle ils donnèrent le nom de Sikiyey où la ville des Sikia ou des " Askia.

L'emplacement de l'ancien Sikiyey était entouré d'une enceinte" encore visible en 1929 au moment où j'y ai passé".

Un passage du Fettach dit que les " Sonni " et les " Askia " sont de la même race et que c'est une erreur grossière que de croire que les " Chi " ou Sonni soient de la même race que les "Za", "Dioua", que certaines chroniques de Tombouctou affirment être à l'origine de ces " Chi " ou " Sonni ".

La réalité me paraît différente.

Si l'on remarque que les " Askia " ne datent que de 1493 il s'établit une différence entre eux et les Sonni qui avaient assuré la relève des " Za " et affranchi leur pays de la tutelle de l'Empire Manding, du Mali. Ils sont, à l'origine de l'Etat Songhay, lui-même à l'origine de l'Empire Songhoï qu'Askia hérita de " Chi Baro". En 1493.

A la suite des " Chi " et à partir de cette date, il y avait existé au Songhoï, une "Réalité nouvelle et musulmane", celle des Askia qui opérèrent au Soudan, une réforme religieuse profonde.

Relisant le Fettach, dans celui-ci, la vie et l'oeuvre de Mohammed Askia, j'ai essayé d'apporter à l'histoire écrite le concours de la tradition orale des Songhay du Sud qui, la confirme ou en donne une version, adaptée aux réalités de l'histoire traditionnelle d'un territoire ou d'une province.

C'est par "la tradition", ses légendes et ses chansons de geste que la mémoire du grand Askia continue d'être honoré au Songhoï du Sud, dans le moindre hameau.

C'est dans un tel concept, que j'ai essayé de restituer, dans le contexte de son temps, la vie de Mohammed Askia, celle de l'Empereur et du Khalife à travers l'histoire et les légendes qui en ont fixé les contours du contenu culturel.



## TABLE DES MATIERES

	<u>Pages</u>
L'AUTEUR	3
ASKIA MOHAMMED	8
LA REVOLUTION MUSULMANE DE L'ASKIA MOHAMMED BEN ABOUBAKAR ( 1492-1493 )	17
LE REGNE D'EL-HADJ MOHAMMED ASKIA	26
LA TRADITION ET SA DYNASTIE	34
LE PELERINAGE	38
PELERINAGE DE L'ASKIA EL-HADJ MOHAMMED PAR MAHMOUD KATI	46
L'AVENTURE EXTRAORDINAIRE DE MOULAI ES-SEQLI	50
FETTACH ET TRADITIONS AU DANDI	68

1981-05

# ASKIA MOHAMMED ABOUBACAR : L'élhadj et le Khalife, à travers la tradition et le fettach

Boubou, HAMA

CELHTO-UA

---

<https://archives.au.int/handle/123456789/6831>

*Downloaded from African Union Common Repository*